

L'ŒUVRE APOSTOLIQUE



'EST au sortir d'une des expositions annuelles de cette œuvre que nous avons conçu le désir de vous parler d'elle, de son but, de ses ressources. Cette exposition avait quelque chose d'original et de curieux qui intéressait et faisait rêver : ce qu'on y voyait,

ce n'étaient pas les merveilles de l'art et de l'industrie, appliquées au luxe et à l'élégance de nos demeures; ce n'étaient pas les splendides étoffes de Lyon, ni les bronzes de Paris, ni les cristaux de Baccarat, ni ces machines puissantes qui font vivre un peuple d'ouvriers, et créent, mieux que la lyre d'Orphée, des villes nouvelles. Non, on ne voyait là que des chefs-d'œuvre de patience et de labeur, ourdis par des doigts féminins, par la modeste aiguille, et destinés à aller, au delà des mers, en Chine, en Corée, aux Iles Sandwich, réjouir le cœur de quelque pauvre missionnaire, exilé volontaire pour l'amour de Jésus-Christ. La richesse n'a rien à voir dans cette œuvre; elle est si souvent impuissante pour les grandes choses! Venez, parcourons ensemble cette grande salle, et voyons ce que peuvent l'amour et le zèle : voilà des ornements d'église très-complets, qui donneront de la splendeur au culte du vrai Dieu dans les Montagnes Rocheuses ou au fond du Dahomey; regardez les bien : cette chasuble, l'étole, le voile, le manipule ont été taillés dans un ancien vêtement de damas blanc, parure nuptiale qui a servi il y a vingt ans; voilà une chape arménienne faite aussi avec une vieille étoffe, et rajeunie par des médaillons en tapisserie; une robe de foulard vert à bouquets est convertie en chasuble et servira à célébrer les fêtes des saints Confesseurs; voilà une robe fort belle, une moire antique noire, avec laquelle on fera en pompe les funérailles de quelque chef des Iles Marquises; un châle de deuil, en cachemire, forme, à l'aide d'un galon d'argent, un drap mortuaire; un morceau de velours rouge a reçu une belle broderie et deviendra une bannière pour les processions qui se dérouleront sous les palmiers de l'Inde; une autre bannière est formée d'un pan étroit de soie blanche, mais au milieu, le pinceau d'une jeune fille, pinceau habile et délicat, a reproduit l'image de Marie. Toutes ces étoffes sont vieilles, quelques-unes même usées et pâties, mais le goût, l'industrie et le travail les ont rajeunies et transformées. Un ancien cachemire retournera dans l'Inde sous forme

de dais; les robes de mousseline deviennent des nappes d'autel; avec des petits morceaux de velours rouge, on a fabriqué des custodes qui serviront à porter les saintes huiles aux mourants... rien de neuf, si ce n'est le linge d'autel.

Mais voici d'autres apparitions du passé : qu'est-ce que ces vieilles étoffes, châles, mousselines de laine, marcelines, valenciennes, et ces couleurs, ces dessins passés de mode, aventurine, abricot, Robin des bois? d'où sortent ces vieilleries? de quelque tiroir qu'elles encombraient. Et qu'en a-t-on fait? des robes, ne vous en déplaise, des robes, bien voyantes, bien bigarrées, pour les enfants sauvages dont la toilette est généralement peu avancée. Une dame âgée et souffrante a consacré à cet immense travail ses soirées d'une année; une autre, avec de vieux rubans, a confectionné des oriflammes superbes, qui embelliront les fêtes religieuses, si chères aux yeux naïfs des pauvres néophytes. Et ce n'est pas tout, voilà d'humbles vêtements pour les missionnaires eux-mêmes; chauds ou légers selon la contrée qu'ils évangélisent...

Vous voyez maintenant quel est le but de l'Œuvre apostolique, fondée sous le patronage des Saintes Femmes de l'Évangile. Fournir autant que possible, par les souscriptions et le travail, aux besoins des missions; contribuer à la propagation de l'Évangile par toutes les pieuses industries de la charité; s'associer à ce labeur admirable qui s'étend sur tous les points du globe, en offrant aux messagers de la bonne nouvelle et les vêtements sacerdotaux, et les ornements de l'autel, le linge, les vases sacrés, les livres, les images, livres des ignorants, tout ce qui peut enfin leur être utile; embrasser le monde dans une étreinte de charité, faire arriver les dons de la France sur les rivages les plus éloignés, l'Inde et le Japon, l'archipel de l'Océanie, les forêts américaines, le Zanzibar et les terres Australes, voilà la noble tâche de cette œuvre, voilà ce qui la recommande si vivement aux âmes chrétiennes. L'apostolat des païens et des infidèles est, de toutes les entreprises du zèle, la plus grande, la plus sainte, la plus difficile; s'y associer, pour si peu que ce soit, est à la fois une gloire et un bonheur, et à celles de nos abonnées qui lisent les *Annales de la Propagation de la Foi*, nous n'avons pas besoin de dire quelles sont les nécessités pressantes des prêtres et des néophytes au milieu de ces terres désolées. Aussi, la moindre offrande est-elle bien reçue et les rebuts de nos garde-robes ont-ils l'honneur d'être admis auprès des

saints autels. Qui sait ? une âme sera peut-être attirée vers Dieu par cette splendeur inconnue que vous aurez donnée à l'humble chapelle, bâtie au bord de la mer ou au sein des forêts, par cette bannière que vous aurez peinte, cette tapisserie que vous aurez brodée ?...

Le siège principal de l'Œuvre Apostolique est à Paris ; la présidente est madame Z. Duchesne, 16, rue d'Ulm ; on s'y associe ou par une légère cotisation

(5 francs), ou par son travail, ou par l'offrande des objets qui peuvent être utilisés pour les missions. — L'Œuvre est établie également à Arras, Bordeaux, Brest, Saint-Brieuc, Clermont-Ferrand, Compiègne, Dax, Laonlon, le Mans, Lille, Lorient, Marseille, Morlaix, Orléans, Lyon, Saint-Pol-de-Léon, Rennes, Rouen, Quintin, Vitre.

M. B.

SALON DE 1866



AI l'habitude, mesdemoiselles, de vous donner, au premier juin, un aperçu du Salon. Cette année, voici un mois de retard. J'espère que vous ne vous en plaindrez pas, à cause de la bonne nouvelle que je vous ai apportée en échange ; et j'espère que vous me plaindrez, vu la triste cause de mon manque d'exactitude : mesdemoiselles, j'ai été enrhumé comme on ne l'est pas, au lendemain de ma première visite à l'Exposition ; — et c'est la faute du jury — ou de l'administration des musées, comme vous voudrez.

Peut-être savez-vous, — quelles nouvelles ne circulent aujourd'hui, en vingt-quatre heures, dans toute la France, et ne viennent émoi jusqu'aux jeunes filles ? — peut-être donc avez-vous entendu parler déjà de tous les crimes dont l'administration et le jury se sont rendus coupables !... D'abord, il y a eu un suicide... un peintre, M. Holtzappel, qui s'est fait sauter la cervelle parce que ses tableaux avaient été refusés. Assurément c'est triste, c'est cruel ! assurément on versera des larmes sur le sort du pauvre artiste qui, devant les difficultés de la lutte, y a renoncé, qui est mort le jour où il a douté de lui-même ! — Mais... outre que le suicide est toujours une désertion et un crime, est-il juste de rendre responsables de ce funeste dénouement des hommes consciencieux qui jugent de bonne foi les œuvres d'art ? Hélas ! nous voyons tous les jours des poètes, des écrivains, des artistes qui sont impuissants à rendre leurs rêves, qui, croyant nous montrer un chef-d'œuvre, nous montrent le chaos ou la platitude... Eh bien ! quoi ? — Nous ne lisons pas leurs vers ni leurs livres, nous n'écoutons pas leur musique, nous ne regardons ni leurs tableaux ni leurs statues.... Et si le désespoir les prend, faudra-t-il nous accuser de cruauté ?

Mais laissons ce thème douloureux, et continuons

cependant à énumérer les crimes du jury : par ses rigueurs un autre peintre est devenu fou... d'autres disent qu'il l'était dès longtemps, et d'autres font observer que Troyon aussi est devenu fou — et, celui-là, parce qu'il avait trop de succès et trop de gloire !

Le jury a encore refusé le portrait du marquis de Boissy — un très-spirituel sénateur, dont les discours ont trop d'écho pour que vous n'en ayez déjà beaucoup entendu parler. — Le marquis de Boissy est le causeur le plus charmant de France, mais son portrait.... Le marquis de Boissy a les traits fins, l'œil pétillant, la bouche ironique. mais son portrait.... Le marquis de Boissy est Français jusqu'au bout des ongles... mais son portrait.... Enfin, mesdemoiselles, il y en a certainement de plus mauvais à l'Exposition, mais ce sont les *exempts* qui les ont faits ! Les exempts ? — vous savez ce que c'est ? — Oui, nous en avons déjà parlé. — Donc, vous savez que je ne les aime point et pourquoi.

Mais j'allais oublier le plus grand des crimes du jury — à mon avis au moins ! — ce crime c'est d'avoir placé la sculpture dans une cave où j'ai attrapé, le 1^{er} mai, le fameux rhume qui m'a empêché de faire l'article de votre journal, et qui va m'obliger à aller prendre les eaux !

Ah ! les pauvres sculpteurs ! que je les plaindrais si les éternuements que je renouvelle de minute en minute ne me forçaient à garder ma pitié pour moi-même ! En vérité, on n'est point sacrifié comme cela ! et l'on m'a conté qu'il s'était trouvé des sculpteurs pour demander cette obscurité qui s'appelle « un jour de quarante-cinq degrés. » Merci ! Eh bien qu'on leur retienne une loge à Charenton à ces sculpteurs-là ! et qu'on veuille sur eux encore ! — ce sont les suicidés de l'avenir !

Brrr.... il fait si froid dans cette galerie peuplée de blancs fantômes que j'en frissonne encore. Allons, vite, dépêchons-nous, ne nous arrêtons que

devant les œuvres de maîtres ou les œuvres maîtresses : Voici un fronton de Carpeaux, modèle de celui qu'il vient d'exécuter pour les Tuileries nouvelles. Regardez-le, mesdemoiselles, car il faut voir cela de près pour se figurer comment doit être traitée la sculpture monumentale destinée à être vue de loin. — Quel modèle puissant et violent à la fois ! quels effets heurtés ! les muscles sont des bosses, les yeux sont des trous ! Et, mis en place, ce fronton fera précisément l'effet qu'il faut, tandis que tant de sculptures, finement et précieusement modelées, ne feront, à distance, qu'un effet plat et mort. C'est que les œuvres d'art ne sont véritablement à leur valeur que dans leur milieu, et c'est qu'elles doivent être conçues et exécutées à un point de vue spécial et conforme à ces milieux.

Regardez la statue du Prince Impérial, par le même statuaire. Ici les procédés sont tout autres : car cette figure est un portrait, et un portrait doit être vu et jugé de près, un portrait est destiné à habiter un salon ou un musée. C'est donc la nature même qu'il faut faire : c'est la vie qu'il faut rendre. Ces deux œuvres du même auteur, exposées à côté l'une de l'autre, sont une leçon, mesdemoiselles ; et qui voudra réfléchir apprendra beaucoup en les voyant.

Le César adolescent, de M. Bullier, est une fine, élégante et jolie figure, bien inspirée, d'un bon esprit de l'antiquité, point affecté, point théâtral, mais juste, simple et franc.

Dans les mêmes principes sont : *Le Joueur de Bilboquet*, de M. Chappuy ; *le Message*, de M. Chevalier ; *le Saint Sébastien*, de M. Charles Gauthier ; *le Jeune Chasseur dressant son chien*, de M. Plissonnier ; *le Jeune Joueur de triangle*, de M. Auguste Roubaud ; *le Momus*, de M. Sanzel ; *le Jeune Équilibriste*, de M. Jules Blanchard.

L'Angélique, de M. Carrier-Billeuse, pour être conçue dans un esprit tout opposé, n'en est pas moins une des figures les plus remarquables du Salon. J'ai déjà eu, je crois, l'occasion de vous le dire, M. Carrier est le réaliste de la sculpture. J'entends ici réaliste dans le bon sens, dans le vrai sens. On a trop confondu le réalisme avec la grossièreté.

Le *Pierre Puget*, de M. Marcellin, a au moins de très-heureuses qualités de composition. Le *Fauconnier*, de M. Briguiboul, qui est à la fois peintre et sculpteur, mérite d'être signalé. La *Mort de la nymphe Clytée*, de M. Chapu, est une excellente figure digne de l'auteur du *Semeur*, remarqué au dernier Salon. *L'Enfant à la Tortue*, d'un de nos derniers prix de Rome, M. Delaplanche, et un *Joueur à la toupie*, de M. Perrey, doivent aussi prendre place parmi les œuvres à juste droit estimées du Salon de 1866, mais se rangeraient plutôt dans ces figures d'étude simples, élégantes et inspirées de l'antiquité dont je parlais plus haut, et qui sont toujours, à tout bien considérer, les plus sérieusement appréciées des connaisseurs.

Un médaillon plein de couleur et d'expression, c'est le portrait de l'acteur Rouvière jouant le rôle d'Hamlet, par M. Poitevin. Un buste en terre cuite, admirable de vie, de ressemblance et d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est le portrait de Coquelin, l'excellent acteur de la Comédie Française, par M. Doublemard. Il faut citer encore, parmi les bons

portraits, ceux de MM. Marie et Guizot, par M. Robinet.

Si, à l'heure où vous lirez ces lignes, mesdemoiselles, les portes du Salon ne devaient être fermées, je vous citerais, pour mémoire, le buste en marbre de M. Lefebvre-Duruel, sénateur, ancien ministre des travaux publics, de l'agriculture et du commerce, par votre critique ordinaire : mais à quoi bon maintenant ? Celles de vous qui habitent Paris et qui ont été au Salon l'auront vu, ou bien c'est qu'il ne méritait pas d'être regardé.

Brr ! brr ! il fait si froid, d'ailleurs, que je me rapprocherais de vous tenir là un instant de plus. Montons vite à la peinture, voulez-vous ? et plaise à Dieu que nulle d'entre vous n'ait pris un rhume comme le mien !

Commençons par le salon carré. Voilà d'abord une bien grande toile, avec bien des gens et bien des choses dessus : c'est *l'Enfant prodigue*, de M. Edouard Dubuffe ; mais tandis que les contemplateurs de l'immense peinture se réduisent aux gens assis qui n'ont point d'autre perspective, un groupe pressé, ardent, passionné, s'amasse en face, devant une toute petite toile. — Quand je le disais, mesdemoiselles, que le monde est renversé et que les catégories ne vivent plus que pour mémoire ! Ce sont les tableaux de chevalier, aujourd'hui, qui sont les tableaux d'histoire et les grandes pages, tandis que les toiles démesurées deviennent des tableaux de genre ! Ce tout petit cadre vers lequel convergent tant d'admirateurs émus, c'est *La garde meurt, et ne se rend pas*, d'Hippolyte Bellangé, mort depuis quelques semaines, mort sans avoir joui de son triomphe, et mort comme le cygne, en poussant un chant sublime !

Bellangé avait le même âge que le siècle. Soixant-six ans ; depuis bien longtemps il était célèbre parmi nos artistes et connu dans le public par les nombreuses scènes militaires qu'il a représentées ; mais sa renommée n'avait jamais franchi les limites moyennes. Le succès bruyant qui enlève tout à fait un artiste au-dessus des foules n'avait pas mis son nom en vedette dans les faits artistiques du siècle et voilà que vieux, malade, près de sa fin, il trouve une énergie suprême pour nous représenter l'épisode le plus glorieux et le plus douloureux en même temps de notre histoire ! Ah ! mesdemoiselles, quelle expression que celle de ce soldat qui, debout, lui, presque seul sur un monceau de cadavres, entouré de toutes parts, ivre de douleur et transporté de patriotisme, appelle pour ainsi dire les balles de l'ennemi !

Le tableau de M. Bellangé est, à mon sens, l'œuvre capitale de ce Salon.

Mais après l'œuvre d'un vieillard, voici celle d'un jeune homme ; après la victoire de la dernière heure, voici celle du premier combat. M. Tony Robert-Fleury se place tout d'abord au rang de nos peintres célèbres. Il a choisi pour sujet un navrant épisode de la guerre de Pologne.

Une foule de quatre mille personnes, parmi lesquelles on distinguait beaucoup de femmes et d'enfants, est réunie sur la place du Château, à Varsovie : l'infanterie russe l'entoure comme d'une ceinture et fait feu !... Ah ! mesdemoiselles, qui ne se sentiraient l'âme remuée, quand même M. Tony Robert-

Fleury n'aurait pas donné aux visages des malheureux fusillés des expressions saisissantes, soit dans la vie, soit dans la mort!... Je ne m'appesantirai pas sur cette scène... elle est trop palpitante encore... c'est de l'actualité, ce n'est pas encore de l'histoire. — Ne jugeons pas le sujet — ne jugeons que le peintre; de pareils coups d'essai valent des coups de maître!

Voici, en face, encore un beau tableau de M. Schreyer : « *Charge de cuirassiers pendant la bataille de la Moskova* : 1812. » M. Schreyer a conquis, chez nous, une des premières places; son tableau de cette année est certainement un des plus beaux du Salon; toutefois, il a moins de succès que ceux des années précédentes : pourquoi?

C'est que ce tableau, comme celui de l'an passé d'ailleurs, manque d'un parti pris unique et énergique. C'est que l'artiste aurait dû faire quelques sacrifices à son épisode principal et faire saillir ses personnages par quelques ombres vigoureuses; — enlever les hommes de dessus la toile, — pour me servir d'une expression d'atelier qui rend bien ma pensée. Que M. Schreyer regarde et étudie le *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*, de M. Bonnat, qu'il prenne là ce qui lui manque dans les grandes compositions — et il sera un de nos premiers peintres.

Voici deux tableaux de M. Protais : encore des tableaux militaires qui sont peu guerriers, car ils respirent la mélancolie, bien plus que l'esprit des combats! Voici deux beaux paysages de M. Théodore Rousseau, qu'il faut étudier d'un peu loin, avec une lorgnette, pour les apprécier à toute leur valeur; ceux de M. Nazon, au contraire, attirent dès l'abord le regard : ils sont si lumineux, si vastes et si simples!

Les murs du salon carré sont encore tapissés de grandes compositions religieuses et historiques, mais, dans cette courte promenade, je ne puis vous arrêter, mesdemoiselles, que devant les œuvres absolument saillantes.

Traversons donc et engageons-nous dans les salles, nous arrêtant ici et là, sans ordre, sans méthode et selon que l'attrait nous guidera.

Sera ce lui qui nous conduira directement vers les tableaux de M. Gérôme? je ne crois pas. Non, en vérité! *Cléopâtre devant César* n'est point un chef-d'œuvre, et, ma foi! n'était le nom qui signe l'ouvrage, on passerait, je crois, là devant, bien indifférent! Quant à la *Porte de la mosquée El-Assa-neym au Caire*, c'est froidement horrible. Imaginez-vous, entre deux hommes vivants, à l'air stupide et féroce, une vingtaine de têtes coupées faisant chacune sa grimace macabre! — Mais, au fait, pourquoi vous imaginerez-vous cela, vous autres chères lectrices de province, qui, si vous n'avez pas la joie de voir les belles pages de nos Salons, devez avoir au moins la consolation de ne pas voir les horreurs qu'on y exhibe?...

Courons vite! et... bien loin!

Qu'est-ce que cet étrange tableau bleu, irisé de relets d'opale, qui s'enveloppe dans une harmonie si douce qu'on dirait un voile de gaze jeté sur un éblouissement? Un cartel, mais au bas du cadre, nous l'indique : c'est la *Fantaisie*, fragment de la décoration d'un hôtel, par M. Puvis de Chavannes.

La Fantaisie!... elle est là, au sein d'une campagne enchantée jetant un lasso de fleurs à la Chimère, qui gambade parmlis lauriers-roses et sur les primevères. N'est-ce point un coin du paradis? « La Fantaisie! fragment de la décoration d'un hôtel. » Heureux propriétaire, qui aura sans cesse en face de lui, cette toile à la fois éloquente et discrète, cette toile qui ouvre à la pensée des horizons infinis. Et c'est un « fragment! » Que de poétiques sœurs je lui vois d'ici, déroulant sur les longues murailles leur cortège délicieux!

Mais, mesdemoiselles, il faut regarder longtemps, il faut étudier, pour ainsi dire, ce tableau de M. de Chavannes, pour l'apprécier comme il le mérite. Précisément parce qu'il sera admirablement dans sa valeur lorsqu'il sera mis en place, il ne rend pas son effet à l'exposition, parmi les peintures corsées qui l'entourent. — Il en est de ce tableau décoratif comme du modèle du fronton du Louvre, par Carpeaux, comme de toutes les œuvres d'art qui ont une destination spéciale. Lorsqu'un morceau de sculpture doit être au dehors, en plein air, au grand soleil et à trente pieds de terre, il doit être exécuté avec des effets si saillants que sous l'œil, ils choquent. Lorsqu'un morceau de peinture est destiné à couvrir les murailles d'un appartement, il doit être doux et discret à l'œil. Aimerez-vous vivre dans un salon tapissé, par exemple, comme une des salles de l'Exposition, de cent tableaux brillants? Non, parce que tout cet éclat vous fatiguerait à la fin, et tuerait tout, à l'entour de lui.

La *Vigilance*, du même artiste, sans avoir ni la même destination ni le même coloris que la *Fantaisie*, appartient à la même inspiration. La haute élégance, les profils nobles et purs, l'agencement simple et grand de cette figure en font une œuvre exquise.

Une merveille, mesdemoiselles, c'est l'émail que M. Lepec a intitulé *Clémence Isaure*.

Ici encore le présent surpasse le passé ou au moins l'égale. Je ne sache pas que la renaissance nous ait gardé des morceaux dont la délicatesse prime celui-ci, et je crois être sûr qu'il n'existe nulle part un ensemble aussi supérieur et aussi complet.

Un bien joli et bien spirituel tableau, c'est l'*Antichambre*, d'Heilbuth : on voit sur une banquette le solliciteur assis et causant avec le domestique qui doit l'introduire. Les deux têtes sont d'une vérité et d'une finesse admirables, et les accessoires sont peints avec une justesse et une harmonie qui encadrent, le mieux du monde, les personnages.

Celles de vous qui ont été au Salon, mesdemoiselles, auront nécessairement été frappées par les tableaux de M. Bonnat : *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien* et *Paysans napolitains devant le palais Farnèse, à Rome*. Le saint Vincent de Paul, à dû les arrêter au passage, car c'est un de ces tableaux qui s'imposent aux yeux par leur vigoureuse facture et leur puissant coloris. M. Bonnat s'est montré, cette année, le peintre le plus vraiment peintre de notre école.

Que l'on place ses tableaux entre cent, ils paraîtront seuls de peintures au milieu de quatre-vingt-dix lithographies tintées. Relief, modelé, belles

lumières, ombres énergiques et cependant transparentes, ils ont tout pour eux.

De la même famille, mais de moindre valeur, sont les tableaux de M. Ribot; je dis de moindre valeur, car ici il y a pastiche, pastiche réussi, mais pastiche. M. Ribot fait des Ribera. C'est fort bien; mais pourquoi ne ferait-il pas tout simplement des Ribot? Et encore, probablement, au temps de Ribera, ses peintures n'étaient pas poussées au noir comme celles de M. Ribot le sont déjà aujourd'hui.

Puisque je suis en train de vous parler des peintures solides et franches, des coloris puissants, c'est l'heure de vous citer le *Fou* de M. Roybet un peintre qu'on remarque pour la première fois au salon, et qui remporte une des plus belles victoires à la joute artistique de 1866.

A la suite, arrivent tout naturellement les ouvrages de M. Courbet, qui, cette année, ont un franc et légitime succès. M. Courbet s'est enfin décidé à montrer son talent sans charlatanisme. Au fait, le portrait de la famille Proudhon, exposé l'an dernier, demandait bonne et prompt revanche. — Courbet était menacé de se voir abandonné, même de ses plus intrépides Mécènes. Enfin le voilà aujourd'hui triomphant et acclamé. Rien de tel que la fête réservée au retour de la brebis égarée. Au demeurant, « la remise des chevreuils au ruisseau de Plaisir-Fontaine » est un délicieux paysage, un coin de la nature vivante qui semble appliqué sur la toile; mais j'ai vingt fois admiré, du même auteur, des paysages de même valeur, auxquels on n'a point fait tant d'accueil.

Les deux belles études de femmes orientales exposées par M. Landelle vous auraient ou vous auront certainement ravies. Rien de pur et d'élégant, de noble et de radieux comme sa *Femme fellah* et son *Arménienne*. Mais la photographie, la lithographie et la gravure ne pourront manquer de les reproduire, et celles d'entre vous qui n'ont pu les voir au Salon en verront assurément la reproduction.

J'en dirai autant des deux tableaux de M. Hugues Merle, *Marquerite essayant les bijoux* et *Pauvre mère!*

Tandis que j'étais dans le salon carré, j'ai oublié de vous montrer les deux tableaux qui font un nouveau succès à M. Fromentin : *Tribu nomade en marche vers les pâturages du Tell et d'étang dans les oasis (Sahara)*. La *Tribu nomade*, qui vaut surtout ce succès à son auteur, semble renfermer, comme la *Bataille des Cimbres* de Decamps, l'immensité dans une petite toile. Tout cela, bêtes et gens, vit et marche à travers les monts et les plaines.

Savez-vous ce que c'est que « le Tell, » mesdemoiselles? On en a beaucoup parlé cette année à propos du voyage de l'Empereur en Algérie et des projets qui en ont été la suite. Le Tell, pour le cas où vous ne le sauriez pas, c'est le littoral africain plus spécialement civilisé par l'occupation française; il est contenu entre la mer et la chaîne de l'Atlas, et protégé contre les vents du sud par les montagnes, ce qui préserve, pendant l'été, ses pâturages du hâle épouvantable qui sévit sur le Sahara. C'est pourquoi plusieurs tribus arabes ont l'habitude séculaire de quitter le Sahara pendant les chaleurs pour venir dans le Tell. Les Arabes sont

essentiellement nomades, vous le savez; nomades et pasteurs. Ils émigrent donc facilement avec leurs familles, leurs tentes et leurs troupeaux : c'est une de ces émigrations que nous a représentées avec tant de talent M. Fromentin.

Vous aurez remarqué aussi, mesdemoiselles, les tableaux de M. Gustave Doré, dont le nom si sympathique est déjà bien célèbre parmi vous. Qui n'a vu ses illustrations des *Contes de Perrault*, de *Schakespeare* ou de la Bible! On a contesté, dans le monde des arts, le talent de peintre de M. Doré, ne pouvant lui contester son talent de dessinateur. Il vous aura suffi de jeter un coup d'œil sur la scène intitulée : *Une Soirée dans la campagne de Grenade*, et sur le paysage désigné sous le titre de : *Souvenir de Savoie*, pour reconnaître combien ce prétendu jugement est erroné, et pour vous convaincre que M. Gustave Doré est un peintre et des plus brillants et des plus variés.

Je ne sais, mesdemoiselles, si je vous ai déjà parlé, les années précédentes, d'un peintre de bien d'esprit et de talent, M. Herbstoffer, qui expose un *Garde endormi*, devant lequel on s'extasierait s'il était signé Messonnier.

Que ne suis-je riche et que n'est-il à vendre ce tableau! Je l'eusse acheté avec « l'Exécution, » de M. Lambron et « l'Antichambre d'Heilbuth, » dont vous ai parlé plus haut.

Un bizarre tableau que l'Exécution de M. Lambron. Imaginez-vous, mesdemoiselles, d'abord un morceau de marbre carré long. — Bien; puis, dans la partie inférieure de ce carré de marbre représentez-vous une marquetterie d'autres marbres rares et étincelant, formant comme un dallage : sur ce dallage en pierres précieuses réelles, voici un perroquet guillotiné gisant au pied de son bâton, et, à côté, moitié sur le fond de marbre blanc, moitié sur le dallage, un grand diable qui vient de couper la tête à l'oiseau avec son épée et rit jusqu'aux oreilles en s'écriant : « cocorico! » Rien de plus singulier et rien de plus fort comme peinture. M. Lambron, si je m'en souviens bien, avait débuté en exposant, il y a quelques années, d'horribles croque-morts, badigeonnés comme une enseigne : c'était un Alcibiade de plus qui coupait la queue à son chien. On sait qu'en littérature, en art et en tout, le temps est aux Alcibiades.

Mais je m'aperçois, mesdemoiselles, que je touche aux limites de cet article. Avant de vous quitter, pourtant, je voudrais vous parler des portraits et des paysages, et vous citer quelques-unes des œuvres féminines.

Ce seront, par exemple, le *Retour* et les *Émigrants de la Forêt-Noire*, de la baronne Lina de Weiller, très-remarquables tableaux de genre; les paysages de mademoiselle Berthe et de mademoiselle Edma Morizot, une *Tête de jeune fille*, de madame Pauline Michault, et les délicieuses fleurs, si souvent citées, de madame Hortensius de Saint-Albin.

Le portrait, représenté par plusieurs ouvrages de grand mérite, ne nous donne cependant pas, cette année, de morceau capital comme l'an passé; mais il faut mettre sur la première ligne en ce genre les toiles de M. Hébert, qui veut bien enfin renoncer à sa peinture malade de types atrophies,

pour nous donner deux délicieux portraits d'enfants: celui de M. André P. et celui de mademoiselle Charlotte de G. Après les portraits de M. Hébert, je placerais ceux de M. Capoul, un peintre qui débute, je crois, et magistralement!

M. Isidore Bonheur a un des plus francs succès du Salon avec son *Dormeur*: Un beau troupeau se repose à l'ombre d'un grand bois; on sent la chaleur du jour, on voit l'accablement tranquille des bestiaux accroupis dans l'herbe roussie, tandis qu'à travers les éclaircies des chênes, le soleil s'échappe en trouées de lumière. M. de Cock, un peintre belge, habile parmi les habiles, a presque autant de succès que M. Bonheur avec le *Vieux moulin de Veules* et la *Touques*. M. Corot est toujours le délicieux poète que vous savez; M. Chintreuil, dont j'aime de plus en plus les œuvres, a deux paysages: le *Soleil boit la rosée du matin* et la *Campagne par un temps de giboulées*, qui rappellent en même temps Corot et le beau temps de Daubigny. Ah! Daubigny! on en dira ce qu'on voudra, mesdemoiselles, mais je trouve qu'il lui reste à peine, à peine un reflet de son talent!

On ne saurait en dire autant de MM. Bellel, Achenbach, Harpignies, Castan et Labor, qui sont à l'apogée du leur.

M. Olivier Pichat est-il paysagiste, est-il peintre d'animaux? Mesdemoiselles, je ne saurais prononcer, mais je vous assure qu'il peint comme personne les beaux chevaux entraînés dans le vertige d'une course, et que son portrait de *Gladiateur* est le plus ressemblant du monde!

Mais j'allais oublier de vous signaler le charmant tableau de M. Bauderon, représentant deux gracieuses jeunes filles italiennes interrogeant une vieille bohémienne: scène bien composée, bien rendue, coloris vigoureux, physionomies pleines d'expression et de caractère; enfin le bon, le simple, le religieux, l'excellent tableau de M. Legrip: *Saint Vincent de Paul à Thibouville* (Normandie). Mesdemoiselles, je ne m'en consolerais pas. Voilà un coin de village, une entrée de chaumière ombragée de roses, un prêtre qui porte un enfant trouvé, une religieuse qui tend les bras... tout cela est vivant, réel... on s'arrête, on regarde, et l'on se surprend à faire sa prière!

CLAUDE VIGNON.

BIBLIOGRAPHIE.

HOW TO SPEAK FRENCH

FRENCH AND FRANCE

FACTS, REASONS, PRACTICE

BY ACHILLES ALBITÈS (1).

Seventh edition.

En mentionnant sous son titre anglais ce livre écrit en Angleterre pour les Anglais qui veulent connaître notre langue, nous regrettons qu'il soit nécessairement restreint, le nombre de nos abonnées à qui ce livre s'adresse. Peu d'entre elles sans doute seront à même de le juger dans son texte.

Disons seulement que cet ouvrage, qui s'annonce comme une encyclopédie, en est une en effet. Il joint au mérite d'être un manuel de conversation (et de conversation très-amusante), celui de rivaliser avec ces volumes habilement condensés que le public a de suite accueillis et qui se nomment *Pa-*

tria, *Un Million de Faits*, etc. Non-seulement tous les dialogues, mais encore une foule de renseignements des plus utiles se présentent sous les deux idiomes, figurant l'un en regard de l'autre. Que n'y trouve-t-on pas? des romances, telles que le *Chemin du Paradis* ou *Partant pour la Syrie*, des étymologies grecques, latines, celtiques, correspondant entre elles dans l'anglais et le français, un aperçu de législation, de la statistique, un guide dans Paris, une appréciation des monuments et des musées, etc. Jamais ensemble ne fut plus varié, ni plus curieusement instructif. M. Albitès, passant en revue les différents journaux parisiens, a la bonté de dire un mot du nôtre, et toutefois ce n'est pas pour cause de réciprocité, mais en toute justice que nous recommandons son ouvrage.

LE POINT D'HONNEUR

PAR ÉTIENNE MARCEL (1)

Le sujet de ce roman intéresse les mères de famille, il intéresse les sœurs, il intéresse toutes les

(1) Paris, librairie Galignani, un beau volume, avec gravures, prix en France: 7 fr. cartonné en toile, ou 7 fr. 50 par la poste.

(1) Un beau volume, prix: 2 fr. 50. Chez Dillet, 15, rue de Sévres.

femmes, car chaque année le point d'honneur fait encore des victimes; le duel n'est plus dans nos mœurs, mais il est encore dans nos traditions : c'est un feu qui couve; une injure le fait éclater; il porte le désespoir dans deux familles, et quoique la loi soit armée contre le duelliste, elle est moins forte qu'un vieux préjugé, qu'un fatal respect humain, que ce que l'on appelle si follement le point d'honneur.

M. Etienne Marcel, dans un récit extrêmement attrayant, a mis en présence deux caractères: celui d'un homme emporté, fanatique d'orgueil, ivre d'un grossier courage, faisant peu de cas de sa propre vie, moins encore de celle d'autrui, prêt à insulter, prêt à payer d'un coup mortel toute insulte. En contraste se trouve le caractère d'un chrétien,

esclave du devoir, calme devant l'outrage, impassible sous les traits de la calomnie, qui, fidèle à ses principes, saura mourir pour la vérité, mourir pour ses frères, mais ne croit pas pouvoir disposer ni de sa vie, ni de celle d'autrui, pour laver dans le sang une vaine offense. On voit de quel côté sont la force, la raison et l'honneur véritable.

Ce livre dramatique est écrit d'une plume virile, et pourtant ni la grâce ni la poésie n'en sont bannies. On le lit avec fruit, comme un excellent plaidoyer en faveur d'une noble thèse; on le lit avec intérêt, comme un roman plein d'actualité et de vie. Nous le recommandons aux familles, — aux mères et aux frères de nos lectrices.

M. B.

LA FEMME D'UN OFFICIER

RÉCIT

Le soleil d'Afrique était ardent, la lumière du jour blanche et étincelante, la poussière insupportable, le chemin raboteux et sans ombre, pourtant le docteur Olivet allait au bon pas de son mulet, et ni le cavalier ni sa patiente monture ne paraissaient trop souffrir de la cuisante chaleur. Le pauvre médecin, qui n'avait pas trouvé de clients à Montpellier, perdu qu'il se trouvait dans la foule des docteurs sortis de la célèbre école, était venu poursuivre en Afrique une fortune qu'il n'avait pas encore rencontrée; il avait une grande clientèle, car la fièvre régnait parmi les colons, mais un remerciement, un serrement de main constituaient à peu près ses seuls honoraires. Ses appointements de médecin cantonal suffisaient à son existence, il vivait, car lui et son mulet appartenaient à cette race frugale du Midi, à qui suffit la plus maigre pitance, et tous deux, décharnés et solides, secs et robustes, composés de nerfs et de muscles d'acier, recommençaient tous les matins leur course habituelle. Les quelques malades que le docteur comptait à Philippeville, sa résidence, recevaient sa première visite; puis, descendant les pentes, il allait dans les champs visiter les fermes éparses, les huttes des ouvriers européens, tristes demeures, où, sous ce ciel de feu, languissaient presque toujours quelques malades abandonnés, et souffrant autant des maux de l'âme que de ceux du corps. Il s'arrêtait souvent; souvent, en remontant en selle il secouait la tête, car il n'avait vu que de tristes spectacles, la misère engendrant la

maladie, et la sourde douleur de l'exil aggravant les autres maux. La terre d'Afrique, durant les quinze ou vingt premières années de l'occupation, était pour beaucoup de malheureux le suprême terme de leur espérance; ils y apportaient leurs dernières ressources et leurs dernières forces, et, quelque temps écoulé, l'espérance s'était enfuie, ils avaient usé les restes de leur santé et de leur fortune. Sur un sol ingrat, la tristesse et la maladie s'emparaient d'eux, ils languissaient et mouraient, et le médecin, appelé tard dans ces indigentes demeures, guérissait peu, soulageait quelquefois, et souvent ne servait qu'à prolonger une trop lente agonie.

Le soleil était au plus haut; les chiens et les Français peuvent seuls sortir maintenant, aurait dit un Italien en voyant le docteur Olivet cheminer bravement sous les rayons de midi; il ne lui restait plus qu'une course à faire, une dernière visite à un pauvre colon qui avait essayé de défricher quelques mesures de terres, abandonnées sans doute depuis le temps des rois de Mauritanie, et qui avait succombé sous le faix de l'entreprise. Sa chétive cabane s'élevait adossée à une haie de cactus et précédée de deux figuiers; le champ qui la bordait à l'est ne produisait rien : les palmiers nains, les herbes parasites y avaient étouffé toute autre semence; dans le petit jardin qui la cernait au nord et que baignait une source, on voyait quelques légumes, des courges, des melons d'eau qui se multipliaient généreusement pour fournir aux besoins du maître. Le docteur attacha le mulet du côté où le toit projetait son ombre, et il entra dans la maison; ses yeux éblouis par l'incandescente lumière de la campagne ne distinguèrent rien

à l'intérieur du logis, mais une voix d'enfant dit avec une certaine joie :

« Papa, voilà le docteur.

— Par ici, docteur ! dit une autre voix faible et entrecoupée. » Il fit quelques pas et se trouva près d'un lit en présence de son malade. Un jet de lumière passa en ce moment par la petite lucarne d'un volet et éclaira splendidement la misérable couche et le visage souffrant et amaigri de l'homme qui y était étendu. Il était dans la force de l'âge, ses traits, creusés par le mal, avaient dû être agréables et expressifs, mais la fièvre, la pauvreté, le chagrin poussaient inexorablement vers le tombeau cet athlète usé dans le combat de la vie.

« Comment allez-vous ? lui dit avec douceur M. Olivet. Mieux, il me semble ?

— Non, fort mal, et vous le voyez bien. Je ne dors plus, je suis brûlé de fièvre, je n'ai pas la force de me lever, et je suis tout seul ici avec ce pauvre petit.

— Vous vous découragez, comme si, à votre âge, il n'y avait plus de ressources !

— Cela dépend, docteur, du plus ou du moins d'usure de la machine, et je sens que la mienne est détraquée.

— Vous vous trompez, vous subissez l'influence du climat ; mais j'espère que, dans quelque temps, vous reprendrez vos forces... »

Le malade fit un geste d'impatience et dit :

« Vous voulez me remonter, c'est très-bon à vous, mais vous tentez l'impossible. Vous feriez mieux de me dire pour combien de temps j'en ai encore.

— A être malade ? mais ces fièvres durent d'ordinaire trois mois.

— Vous feignez de ne pas comprendre ! je désirerais cependant être fixé. J'ai des affaires, et des plus graves, à régler. »

Le médecin le regarda avec compassion.

« Mon ami, dit-il, tâchez de vous calmer, c'est une indispensable condition de guérison ; continuez le quinquina ; tâchez de vous lever un peu vers le soir, afin de respirer la brise de mer, et, si vous voulez régler vos affaires, faites-le, mon Dieu ! Le corps se ressent toujours du repos de l'esprit, et, pour mon compte, je dors mieux quand je ne laisse aucune besogne en arrière.

— Je vous comprends, murmura le malade. »

Etil ferma les yeux comme un homme fatigué ; le médecin demeura quelques instants en silence, regardant machinalement autour de lui. Quoiqu'il eût vu, sur cette terre africaine, beaucoup d'infortunés, rarement il s'était trouvé en présence d'une aussi grande misère et d'un aussi complet abandon. La chambre était nue, sauf le lit de fer et sa paillasse de maïs ; un tréteau servait de table, deux escabelles grossières tenaient lieu de chaises ; sur une planche accrochée au mur, on voyait un peu de vaisselle ébréchée et une de ces écritures de cuivre que les Arabes lettrés cachent en leur ceinture, c'était tout. Dans cette tanière brûlante vivaient seuls l'homme malade et son enfant. Celui-ci avait huit à neuf ans, il était maigre, brun, agile comme un Bédouin ; il paraissait un peu inquiet, un peu sauvage, mais au moindre mouvement de son père, le pauvre petit s'agitait. Il était le serviteur de de la maison : c'était lui qui allait chercher l'eau à la source, qui arrosait les légumes et les cueillait, qui traquait la chèvre et

recueillait les œufs des trois poules qui leur restaient ; qui allait, avec les dernières pièces de monnaie de l'indigente maison, chercher, à la ferme la plus voisine, un pain ou une galette de maïs ; il se sentait revêtu d'une responsabilité au-dessus de son âge, qui donnait à sa petite figure un sérieux comique et touchant. Le médecin voulut le prendre sur ses genoux et le caresser, mais l'enfant ne s'y prêtait pas, il semblait que les humiliations et les rebuts qu'entraîne la pauvreté lui eussent donné une défiance précoce des hommes, et, pour échapper aux baisers et aux questions, il alla dans la ruelle du lit et se plaça silencieux auprès de son père.

M. Olivet avait peine à s'en aller et à laisser seuls ces deux êtres si misérables, mais on ne le pria pas de rester, peut-être même sa présence semblait-elle gênante : il se leva donc, serra la main du malade en disant :

« Je reviendrai dans deux jours, » glissa sous le paquet de quinine une pièce de cinq francs, obole de sa pauvreté, et alla lentement détacher le mulet. Il s'aperçut que l'enfant l'avait fait boire et lui avait donné une petite ration de feuillage de maïs, seule marque d'hospitalité qu'il pût offrir ; il en fut touché et se dit :

« Je tâcherai de faire quelque chose pour eux, c'est trop de misère aussi ! »

Et, d'une marche lente, il revint à Philippeville, où l'attendait son très-modeste dîner. Quand la brise du soir fraîchit, il sortit encore et se dirigea vers une maison bâtie non loin de l'ancien port de Stora ; une croix surmontait la porte de forme arabe, et une religieuse en robe grise et en cornette se montra sur le seuil.

« Ma bonne sœur, dit le docteur, j'aurais besoin de votre ministère, toujours si utile auprès de nos malades. Je viens de visiter, dans la campagne, auprès du marabout de Sidi-Cacim, un malade que je trouve très-mal et que je crois dans la détresse. C'est un colon qui vit seul avec un petit garçon, son enfant ; il est ici depuis plusieurs années ; comme tous les colons, il a demandé une concession beaucoup trop vaste pour ses bras et pour sa bourse ; la terre est retournée à l'état sauvage et lui se meurt.

— J'irai le voir, monsieur le docteur. Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Je le crois déclassé ; ce n'est pas un ouvrier ni un labourer : il parle bien, il a une bonne façon, mais il est dans un dénûment qui fait peine.

— Pauvre malheureux ! j'irai, monsieur, dès demain.

— On ne s'adresse pas inutilement à vous, je le sais, ma bonne sœur.

— Et le nom de ce pauvre homme ?

— Ah ! son nom ! je ne sais trop : je l'ai écrit quelque part cependant... Jandel... Journel... Jouhel... Mais il n'y a pas à s'y tromper : une cabane auprès du marabout de Sidi-Cacim. »

Deux jours après, un prêtre suivait la petite source auprès de laquelle s'élevait jadis un marabout ou ermitage mahométan ; le marabout n'était plus qu'une ruine, mais le ruisseau coulait toujours et nourrissait quelques arbres dont la sombre verdure reposait les yeux. Le prêtre s'arrêta, essuya son front mouillé de sueur et vit près de lui la cabane qu'on lui avait indiquée. Un enfant sautait sur les roches qui bor-

daient le ruisseau et appelait une chèvre qui laissait entendre dans le lointain un grêle chevrottement, et un homme, qui paraissait bien malade, était assis au soleil couchant, dont les opulents rayons éclairaient son profil mélancolique.

« Voudriez-vous m'accorder la permission de m'asseoir un moment près de vous ? dit le prêtre en l'abondant avec simplicité.

— Volontiers, monsieur l'abbé, voilà un banc, et si vous avez soif, mon fils va traire la chèvre.

— Je vous remercie mille fois.

— Je ne puis vous offrir qu'une tasse de lait ; vous voyez, je suis malade et le champ est en friche.

— Vous paraissez bien souffrant, en effet, dit le prêtre avec un ton d'intérêt. Et vous êtes seul ici ?

— Seul, avec cet enfant, seul comme les pauvres... je suis pauvre.

— Notre-Seigneur a été pauvre aussi, il n'avait pas un toit pour reposer sa tête. »

Le malade ne répondit pas ; son cœur ne s'ouvrait pas aux idées religieuses, et le prêtre, qui s'en aperçut, donna un autre tour à la conversation. Il parla de la culture en homme qui s'y connaissait, des Arabes comme quelqu'un qui les a vus de près, des anciens souvenirs du pays en antiquaire, et le colon, à qui ces sujets ne paraissaient pas étrangers, l'écoutait avec quelque intérêt. Il l'interrompit cependant et lui demanda :

« Êtes-vous le curé de Philippeville, monsieur l'abbé ?

— Non, monsieur, je ne suis qu'un prêtre auxiliaire, un religieux, pour tout dire.

— Un trappiste de Staouëli ?

— Je n'ai pas cet honneur, je suis missionnaire.

— Ah !... et qu'êtes-vous venu faire en ce pays ?

— J'ai suivi le Père Brumault, qui élève les orphelins arabes et français, je l'aide dans son œuvre et je tâche d'évangéliser un peu nos compatriotes. Je prêche en ce moment une retraite à Philippeville.

— Et rien ne vous contraignait à quitter la France ?

— Rien absolument.

— Et vous êtes ici pour... ?

— Pour travailler, selon mes faibles forces, à la gloire du bon Dieu, au salut de mes frères et au mien par la même occasion.

— Et vous ne gagnez pas d'argent ?

— Mon Dieu, non ! qu'en ferais-je ?

— Vous êtes bien heureux de n'en avoir pas besoin, dit le colon avec un soupir. Je ne sais pas ce qui vaut le mieux, ou d'en avoir ou de n'en pas sentir le besoin.

— Le dernier, à coup sûr ! s'écrie le religieux avec vivacité. »

Ils échangèrent encore quelques paroles. L'enfant revint, ramenant la chèvre rebelle, et le religieux caressa le petit berger et l'unique tête qui formait son troupeau. L'enfant ne le repoussa point, il avait une figure sympathique et douce, et puis il lui donna une belle image, qui parut magnifique à des yeux sevrés de tout plaisir.

« Cela me fait plaisir de vous entendre parler français, au lieu de cet éternel sabir ! dit le malade.

— Si vous vouliez le permettre, je reviendrais vous revoir, nous causerons.

— Vous viendriez ! c'est si loin ! et une affreuse route !

— A demain, au revoir, mon petit ami. »

Le prêtre s'éloigna, plus satisfait qu'il n'osait l'espérer. La sœur de charité qui l'avait envoyé là désespérait presque du corps et de l'âme du malade, l'un usé par les souffrances, l'autre aigrie par les déceptions. Le cœur de ce malheureux lui semblait de pierre, mais à la voix de Moïse, la pierre ne s'ouvrit-elle pas en laissant couler un flot d'eau limpide ?

Le religieux revint le lendemain, puis les autres jours : il se sentait désiré et attendu, mais lui-même avait le cœur navré en franchissant le seuil de cette demeure où habitait la maladie et où allait entrer la mort. A sa quatrième visite, il trouva son nouvel ami couché et hors d'état de se lever ; l'écritoire était sur le lit et une lettre commencée s'y trouvait aussi ; la main tremblante et les yeux voilés du malade ne suffisaient plus à leur tâche.

« Voici ta plume, papa, dit l'enfant en la lui tendant après l'avoir trempée dans l'encre.

— C'est inutile, répondit-il avec un douloureux soupir, je ne puis plus.

Et se tournant vers son visiteur :

« Vous voyez, dit-il, où j'en suis réduit ! je voulais écrire en France, pour qu'après moi, ce malheureux enfant ne soit pas abandonné... mes forces me trahissent... »

— Mon ami, dit le père Charles (nous lui donnons ce nom) en lui serrant fortement la main, si j'osais vous offrir mes services ? je suis tout à vous, et s'il vous arrivait malheur, si le bon Dieu disposait de vous, je m'occuperais avec zèle de votre cher enfant. Je le conduirais chez nous, si vous le vouliez, à l'orphelinat du Père Brumault, ou je le ramènerais en France, à votre famille. Je dois avant peu y retourner pour quelques mois, et je m'occuperai de votre fils comme d'un dépôt sacré. Confiez-vous à moi, soulagez vos inquiétudes... »

Il avait parlé avec tant de chaleur et d'affection que sa parole, semblable à un soleil généreux, avait fondu soudain la glace de cette âme. Le malade saisit sa main, la serra convulsivement et lui dit :

« Vous feriez cela ! je pourrais vous confier Gaston ?

— Comme à votre frère.

— Hélas ! je n'ai pas de frère ; mais j'ai une sœur, bonne et dévouée, mère de famille, et qui, peut-être, en souvenir de notre mère, admettra mon enfant à son foyer. C'est à elle que j'écrivais, elle est mon unique espérance ici-bas.

— Où demeure-t-elle ?

— A Lyon en ce moment, voici l'adresse de son mari, qui est bon comme elle. »

Le prêtre lut : Monsieur Juvénal Châtillon, chef d'escadron au régiment de..... Lyon.

« C'est à merveille, dit le père Charles ; mais permettez-moi une seule question : votre sœur, cette excellente dame, connaît-elle votre position ?

— Non, elle l'ignore ; elle me poursuivait de ses bienfaits, et elle n'est pas riche, tant s'en faut. En venant en Afrique, après bien des folies faites en France, j'espérais y saisir cette fortune qui m'avait toujours fui, et rendre alors à ma mère, à ma sœur tous les biens que j'en avais reçus ; j'obtins une grande concession, j'y consacrai quelques faibles

épaves, j'y consacrai la petite dot de la mère de Gaston. Elle était orpheline, je l'avais rencontrée à Alger, elle avait consenti à m'épouser, elle était remplie de foi en mon amour, d'espérance dans l'avenir... je n'ai pas trompé sa foi, mais ses espérances ! pauvre Marie ! Les chagrins et les privations l'ont consumée, elle m'a précédé là où je vais, et comme moi, elle avait une dernière inquiétude : l'enfant !

— Soyez en paix désormais ; quoi qu'il arrive, Gaston ne sera pas abandonné. J'irai à Lyon avec lui et si on le refusait, nous le garderions.

— Le refuser ! ah ! vous ne connaissez pas ma sœur ! il n'est rien de meilleur, de plus dévoué qu'elle... elle m'a fait tous les sacrifices ; elle a partagé sa fortune avec moi, elle a été la seule consolation de notre mère, elle ne rejettera pas mon fils orphelin. Je tâcherai d'achever ma lettre, ma dernière prière, et voici dans ce portefeuille les papiers qui concernent Gaston...

Il prit sous son chevet un portefeuille noir qui renfermait des lettres et des papiers timbrés. D'une main tremblante, — il les éparpilla sur le lit, en disant à mesure : « L'acte de ma concession... triste plaisanterie... L'acte de mon mariage... celui du décès de ma pauvre femme... mon acte de naissance... il faudra aussi celui de mon décès... Ah ! enfin... l'acte de naissance de l'enfant ; voyez Marie-Gaston de Jouhel, fils d'Edgar et de Marie Aumont...

IX

Un mois après, à la descente du train de Marseille à Lyon, un prêtre et un enfant attiraient les regards des voyageurs. Le prêtre était de grande taille, sa barbe brune tombait à flots sur sa poitrine, il portait noblement une soutane usée, et, en le voyant la croix à la ceinture, le front fatigué, la peau brunie, on se disait : C'est un missionnaire. Il donnait la main à un petit garçon vêtu de noir, mais sa veste et son caleçon étaient taillés à la mode arabe et il portait, en guise de manteau de voyage, un petit burnous blanc dont le capuchon était relevé sur sa tête rasée. Ainsi vêtu, il avait l'air d'un de ces *oblats* que les pieuses mères consacraient jadis au service de l'autel. Il regardait son protecteur avec confiance, en se serrant contre lui, et quand la foule qui se pressait autour d'eux parut l'épouvanter, le prêtre le saisit dans ses bras et l'emporta ainsi hors de la gare. Ils se rendirent à la maison du Jésus, et l'enfant, fatigué, dépaycé, passa une première nuit paisible sur la terre de France et dans la maison de Dieu.

Le lendemain, vers huit heures, une dame, accompagnée de deux jeunes filles, descendait les pentes rapides de la colline de Fourvière ; et elles admiraient la beauté du paysage, sur lequel restait suspendu, comme une draperie tissée de soie grise, un léger brouillard d'automne.

« Que c'est joli, maman ! je préfère bien Lyon à Paris et à ses ennuyeux boulevards ! c'est si charmant la campagne ! J'aimerais mieux une maisonnette là-bas, au bord de la Saône, qu'un appartement au premier étage sur le boulevard des Capucines.

— Eh bien ! moi, c'est tout le contraire, dit l'autre sœur ; j'aime Paris, je ne déteste pas Lyon, qui est une grande ville, mais les champs, les prairies, les

moutons me feraient mourir d'ennui. Qu'en pensez-vous, maman ?

— Je pense qu'à votre âge on attache un grand prix aux objets extérieurs, et qu'au mien on vit plus en dedans.

— En dedans de la maison et du cœur, n'est-ce pas, maman ? répondit l'aînée en serrant doucement le bras de sa mère.

— Oui, chère petite Agnès, c'est cela même, on s'occupe peu du dehors quand on a de grandes occupations au logis et de grandes affections dans le cœur.

— Pour les occupations, ce n'est pas cela qui nous manque, répartit la cadette d'un air de bonne humeur. Que ferons-nous aujourd'hui, ma petite mère ? Dites-nous l'ordre et la marche de la journée.

— Hélène, jusqu'au déjeuner, travaillera ; elle repassera sa géographie ancienne et son histoire du Péloponèse ; elle écrira à tante Eulalie, ce sera sa composition de la semaine ; Agnès viendra avec moi à la lingerie, nous avons énormément d'ouvrage pour les petits ; elle marquera le trousseau de Félix à son numéro du collège, pendant que je raccommode les chemises et les bas ; puis elle donnera un coup d'œil au déjeuner, et elle fera pour le dîner un gâteau de semoule à l'allemande. Il faut bien un peu régaler ces pauvres enfants en vacances ! L'après-midi se passera à la lingerie ; Hélène ourlera des mouchoirs, et à points perlés encore ; après dîner, nous ferons une promenade avec les enfants et votre père, s'il est libre ; puis, le soir, on se mettra au piano. Es-tu contente, Hélène ?

— Oui, maman, bien contente, sauf l'histoire du Péloponèse... mais enfin, on tâchera de la digérer. Nous serons ensemble, et je m'amuse tant avec vous ! »

La mère regarda en souriant sa fille, dont la figure un peu mutine exprimait cependant une âme expansive et affectueuse. Thérèse retrouvait dans ce visage coloré, entouré de tresses blondes, une image des traits chéris de son mari. Agnès, au contraire, était petite, brune, et sérieuse comme elle, et, en dépit des années, des soucis, des fatigues, la mère avait conservé tant de jeunesse dans le regard, tant de finesse dans les lignes, qu'elle aurait pu passer pour la sœur aînée de sa fille. Elles étaient toutes les trois habillées avec une simplicité soignée qui excluait tout luxe, sans exclure toute élégance, et qui devait à certaines vertus, telles que l'ordre et la propreté, son principal charme. Elles arrivaient à la porte de leur maison ; la domestique dit avec empressement à madame Châtillon :

« Madame, un prêtre vous attend au salon.

— J'y vais, Suzanne. Allez, mes enfants, vous savez l'ordre et la marche. »

Elle ôta son chapeau et son mantelet et se rendit au salon. Le père Charles la salua avec respect.

« Je suis, madame, chargé pour vous d'une mission délicate. Je reviens d'Algérie et je vous apporte une lettre... »

— Une lettre ! mon père, je ne connais personne en Afrique, si ce n'est mon pauvre Edgar. Est-ce lui que vous auriez vu ? »

Il lui présenta la lettre, elle reconnut l'écriture, et, dans une espèce d'angoisse, elle n'osa pas rompre le cachet.

« C'est de lui, dit-elle. Est-il encore de ce monde, pauvre frère ? »

— Le bon Dieu l'a rappelé à lui, madame, mais il est mort en bon chrétien, il est mort en pensant à vous... Dieu lui a été toute miséricorde. »

Elle pleura ; ce nom de frère, si intime et si cher, lui rappelait mille souvenirs d'enfance ; les premières années de leur vie, leur mère qui n'était plus.

« C'est donc là son adieu ? » demanda-t-elle enfin.

— Et c'est aussi une prière, madame, une prière qui, je n'en doute pas, sera accueillie. »

Elle ouvrit la lettre, la parcourut d'un regard, et s'écria avec la plus vive émotion :

« Et cet enfant, il est ici ! vous l'avez amené ? ô mon Père, allez le chercher, de grâce ! Si ma bonne mère vivait, qu'elle serait heureuse de voir le fils d'Edgar ! »

— Vous l'acceptez donc, madame ? lui demanda le prêtre touché jusqu'au fond de l'âme.

— Si je l'accepte ! il sera notre septième enfant, et je répons de mon bon mari : nous ne faisons qu'un cœur et qu'une volonté, et, tenez, le voilà, il rentre, je vais le prévenir. »

Elle courut au-devant de lui, émue et les larmes aux yeux, et après lui avoir dit quelques mots à voix basse, elle lui présenta la lettre.

« Ce sera un camarade pour Félix, pour Octave et pour Valentin, dit-il après l'avoir lue. J'espère qu'il est ici, ce petit ? »

— Non, mon ami, pas encore, répondit-elle en lui jetant un regard plein de tendresse et de gratitude ; son protecteur, le dernier ami d'Edgar, est là ; viens lui parler !

Ils rentrèrent au salon ; Juvénal tendit la main au religieux avec une franchise militaire et lui dit :

« Nous vous remercions, monsieur l'abbé, des bons offices que vous avez rendus à notre frère et à son enfant, et nous ne nous attendions pas à une fin si proche. Ainsi que madame Châtillon vous l'a dit, l'enfant sera nôtre, et nous serons très-honorés chaque fois que vous voudrez bien venir le voir. »

Le prêtre s'inclina et serra la main de l'officier.

« Vous me rendez heureux, monsieur le commandant, dit-il ; je n'oublierai pas, croyez-moi, ce que j'ai vu ici, et j'en emporterai le souvenir en Afrique, où je compte retourner bientôt. L'enfant m'attend, je vais l'aller chercher ; c'est une bonne nature, franche et dévouée, mais sans culture ; il n'a vu personne que son pauvre père, qu'il aimait tendrement, et quelques colons du voisinage. Il ne connaît pas ses lettres, mais il parle le français, l'arabe et même la langue sabir, et je lui ai appris le *Pater*. Je lui ai laissé son petit costume arabe : il n'en a jamais porté d'autre. »

— Nous ferons de lui un bon petit Français, j'espère. Nos six enfants nous forment ici une école d'enseignement mutuel où Gaston se civilisera, par la force des choses et de l'exemple.

— Voici les papiers qui le concernent ; l'acte de concession de terrains que vous pourrez utiliser pour lui.

— Oui, nous en ferons quelque chose...

— Mon Père, dit Thérèse avec une tendre impatience, ne le verrai-je point ? N'irez-vous pas le chercher ? Voulez-vous que j'y envoie ? »

Le religieux sourit et s'en alla chercher son pupille, en bénissant Dieu qui laissait encore de belles âmes sur la terre, pour le rachat des autres probablement.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

TYPES FÉMININS

LA SŒUR



Nous avons essayé de peindre la fille, obéissante et dévouée, en empruntant aux écrivains, anciens et modernes, les traits les plus touchants sous lesquels ils ont offert à l'admiration des siècles Ruth et Iphigénie, Antigone et Cordélie. Dans cette galerie de caractères féminins, ennoblis, poétisés par le génie, la

sœur doit trouver sa place, avant l'épouse, avant la mère. Quel plus doux nom que celui de sœur, et que les enfants uniques se trouvent à plaindre alors qu'ils voient les familles nombreuses se soutenant à travers les sentiers épineux de la vie, le frère fortifiant sa sœur, la sœur consolant son frère, et mettant en commun, ce que l'amitié la plus parfaite ne possède jamais, le nom, l'honneur, la solidarité du

sang, les souvenirs des ancêtres et les réminiscences du passé remontant jusqu'au berceau! L'amitié fraternelle a un caractère à part de pureté, d'intimité et de désintéressement. L'amitié d'un homme pour une femme laisse souvent une place au doute et à la médisance; l'amitié d'un frère pour sa sœur ne réveille que les idées les plus nobles, celle de la famille unie, entière, liée par les plus saints nœuds et passant d'âge en âge, et de main en main le flambeau des chastes affections. La sainte Ecriture compare l'amitié de deux frères à deux tours fortes, à une citadelle imprenable; l'amitié de deux sœurs est un bouclier au milieu des adversités de l'existence : la confiance entre elles est sans réserve, les conseils ont un désintéressement absolu, les larmes et les secrets, versés dans le sein de l'amie du berceau ne sont jamais révélés; la sœur aînée a jusque dans la vieillesse une douce autorité et la sœur cadette une amicale déférence, et quand l'amitié lie un frère et une sœur, elle est peut-être plus suave et plus forte encore. Si elle est l'aînée, il a reçu d'elle d'enfantines leçons; plus tard, quand la fougue de la jeunesse l'entraînait et le perdait peut-être, elle l'a défendu au tribunal de la famille et elle a obtenu une sentence d'acquiescement. Que ne lui doit-il pas? et si elle est plus jeune que lui, ne l'a-t-il pas amusée enfant, instruite jeune fille, soutenue, éclairée, protégée toujours? Oh! quelle forte chaîne de souvenirs, de services, unissant deux cœurs, et qui, fussent-ils glacés par le froid du tombeau, les réveillerait à son contact et à ces mots si puissants : — Te souviens-tu? ces mots qui inspirèrent jadis à Chateaubriand la délicieuse romance que nos grand-mères chantaient :

Ma sœur, te souvient-il encore
De ces monts que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant dans l'eau
Si beau?

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère,
Et nous baignions ses blancs cheveux
Tous deux?....

Mais quittons la mélancolie des temps modernes et retournons vers la simplicité antique. La Sainte Ecriture peint en traits ravissants l'amitié fraternelle; il est impossible que l'on lise, fût-ce pour la dixième fois, l'histoire de Joseph sans que les larmes montent aux yeux devant cette double grandeur du repentir et du pardon, devant cette tendresse du fils de Rachel pour son frère Benjamin, devant ces mots qui résument tout : — *Je suis Joseph! je suis votre frère!* L'écrivain sacré n'a pu exprimer l'affection profonde de David pour Jonathas qu'en la comparant à l'amitié fraternelle; l'union fraternelle des Machabées ne se démentit pas dans la mort même, mais cette affection des sœurs entre elles, ou d'une sœur pour son frère n'a pas trouvé place dans le saint livre. On y

voit apparaître, il est vrai, Marie veillant sur le berceau flottant de Moïse, son frère, Marie associée plus tard aux travaux et aux triomphes du libérateur d'Israël, et chantant sur la harpe, en un cantique inspiré, la délivrance du peuple choisi, mais la noble figure de cette prophétesse est la seule qui peigne l'attachement de la sœur pour son frère et la part qu'elle peut prendre à ses glorieux travaux. Dans le Nouveau Testament, la tendresse de Marthe et de Marie pour leur frère Lazare obtient de Jésus-Christ le plus touchant de ses miracles; ce Dieu de bonté, source de tout amour, a béni, dans la maison de Béthanie, les liens étroits du sang comme il a béni, aux noces de Cana, l'union conjugale :

« Seigneur, si vous eussiez été ici, dit Marthe au Maître avec un doux reproche, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que présentement même, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. »

» Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera. »

» Marthe lui dit : « Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection du dernier jour. »

» Jésus lui repartit : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. Et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Croyez-vous cela? »

» Elle lui répondit : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. »

A cette magnifique confession de Marthe se joignent les larmes de Marie, elle se jette aux pieds de Jésus, elle lui dit aussi :

« Si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. »

Et Jésus, la voyant pleurer, frémit en son esprit et se troubla lui-même.
Le divin Maître pleura, Lazare sortit du tombeau et fut rendu à ses sœurs. Cet admirable récit, dont on chante une partie aux funérailles des chrétiens, est tout palpitant de vie : la double flamme de l'amitié et de l'immortalité l'animent, et Jésus y consacre, par sa présence et ses bénédictions, les plus nobles affections du cœur.

Deux sœurs, chez les Grecs, sont restées célèbres, toutes deux également infortunées et prêtant l'appui de leur amitié à des frères également coupables — Electre et Antigone — la descendante pauvre et opprimée des Atrides, recueillant dans son sein les larmes du parricide Oreste, et la fille du roi de Thèbes, se livrant à la mort pour avoir rendu au malheureux Polynice les devoirs funéraires. Qu'elles sont touchantes toutes deux quand la poésie grecque retrace leur dévouement et leur tendresse! Electre veille au chevet d'Oreste; il se réveille de ce sommeil, rare et court, pendant lequel les Furies lui représentent Clytemnestre égorgée et demandant grâce sous le poignard de son fils, il s'écrie :

Comment me trouvé-je en ce lieu? je ne sais plus ce que j'ai fait dans mon égarement.

ELECTRE.

Cher Oreste! avec quelle joie je t'ai vu t'assoupir! Veux-tu que je t'aide à te soulever?

ORESTE.

Oui, soutiens, soutiens-moi; essuie en même temps sur mes tristes lèvres, sur mes yeux, cette épaisse écume.

ÉLECTRE.

Où ! c'est un doux office ! et la main d'une sœur ne refusera pas ses soins au corps affligé d'un frère.

ORESTE.

Approche-moi de ton sein : ces cheveux desséchés et poudreux, écarte-les de mes yeux : à peine un faible jour me luit.

ÉLECTRE.

Pauvre tête ! si échevelée, si défaite, que depuis si longtemps l'eau n'a point rafraîchi, que ton aspect est devenu sauvage !

ORESTE.

Remets-moi sur mon lit ; quand ce mal, quand cette fureur me quitte, je demeure brisé et sans forces.

ÉLECTRE.

Où, repose-toi sur ton lit ; le lit est cher au malade.

ORESTE.

Redresse mon corps, relève-moi.

ÉLECTRE.

Si tu essayais de poser tes pieds à terre et de faire doucement quelques pas ? Changer paraît si bon !

ORESTE.

Sans doute : c'est l'apparence de la santé, et l'apparence est quelque chose où la réalité manque.

ÉLECTRE.

Écoute-moi maintenant, mon frère, tandis que les Furies te laissent maître de tes sens... Ménélas arrive, Ménélas, le frère de ton père. Ses vaisseaux sont déjà dans le port de Nauplie. Mais ton œil se trouble : tout à l'heure plein de sens, tu passes tout à coup aux transports de la rage !...

ORESTE.

Je t'en conjure, ô ma mère, ne lance pas contre moi ces femmes aux yeux sanglants, à la tête hérissée de vipères ! Les voilà : elles bondissent à mes côtés !

ÉLECTRE.

Reste, infortuné, reste en repos sur ta couche.

ORESTE.

O Phœbus ! ils me tueront ces chiens dévorants, ces êtres farouches, ces prêtresses de mort, ces terribles déesses !

ÉLECTRE.

Je ne te quitte point : je veux t'entourer de mes bras et contenir ces élans furieux.

ORESTE.

Hélas ! pourquoi suis-je ainsi épuisé, haletant ? Qu'as-tu, ma sœur, tu pleures, tu caches ta tête dans tes voiles ? Ah ! je rougis de t'associer à mes peines, de te faire partager, pauvre jeune fille, les ennuis de ma maladie. Cesse de te consumer ainsi pour des infortunées qui sont les miennes...

ÉLECTRE.

Non, non, avec toi je veux vivre. Eh ! si tu meurs, que pourrai-je faire, que deviendrai-je, faible femme, seule au monde, sans père, sans frère, sans amis ?...

Cette touchante scène tire sa beauté du contraste de la tendresse simple et dévouée d'Électre avec la fureur d'Oreste, insensé à force de remords. Sa sœur le calme par la magie de son amour et de ses pures caresses, et c'est dans les sentiments les plus vrais de la nature qu'Euripide a trouvé sa poésie.

Et plus loin, quand Oreste est condamné à mort, quels touchants adieux lui adresse sa sœur infortunée !

Qu'il me soit permis, dit-elle, de te presser dans mes bras !

ORESTE.

Jouis de ce plaisir, si c'est pour des mourants un plaisir que ces embrassements.

ÉLECTRE.

Oh ! mon ami ! toi, à qui fut si doux, si précieux le nom d'une sœur, toi qui n'eus qu'une âme avec elle !

ORESTE.

Mon cœur se fond à tes paroles. Je veux te rendre tes caresses. Et pourquoi en rougirais-je, infortuné ! O sein d'une sœur ! doux embrassements ! dernier entretien de deux malheureux ! tenez-vous lieu de famille et d'hyménée !

ÉLECTRE.

O ! si un même fer nous immolait ; si un seul monument recevait nos cercueils ! (1).

Antigone, ce modèle accompli de toutes les vertus ; meurt pour l'amitié fraternelle, après avoir vécu pour l'amour filial. Créon, le tyran de sa patrie, a condamné à mort ceux qui rendraient à Polynice, le fils d'Œdipe, les honneurs funèbres ; la pieuse Antigone s'expose au péril, elle ensevelit son frère et meurt après lui. Dans la tragédie de Sophocle, elle répond au tyran qui l'interroge sur les motifs de sa conduite :

ANTIGONE.

Je ne pensais pas que vos arrêts dussent avoir tant de force que de faire prévaloir les volontés d'un homme sur les volontés des dieux immortels, sur ces lois qui ne sont point écrites et qui ne sauraient être effacées. Devais-je donc, par obéissance à un homme, refuser mon obéissance aux dieux ? La mort me frappera avant le temps, dites-vous ; à mes yeux, c'est un avantage. Mais qu'elle eût été cruelle, si j'avais laissé sans sépulture un frère infortuné, nourri par le même sein que moi !

Créon prétend qu'en honorant Polynice, elle a offensé son autre frère, Étéocle, qui le haïssait ; elle répond par cette belle parole :

Je m'unis à l'amour, et non pas à la haine.

Et elle achève son apologie par ces mots qui peignent la force des liens du sang :

Pour un mari, pour des enfants, si j'avais été épouse et mère, je n'aurais jamais entrepris, contre la volonté de mes concitoyens, rien de semblable. Et pourquoi ? parce qu'un nouvel hyménée pouvait me donner un autre mari, d'autres enfants, tandis que mon père et ma mère, étant descendus chez Pluton, il n'est pas possible qu'il me naisse un autre frère.

Cette distinction, qui n'est pas d'accord avec les mœurs modernes, s'explique par les lois domestiques des anciens. L'épouse était la propriété et non la compagne de l'époux, les enfants appartenaient à l'État ; aussi les liens naturels avaient-ils une grande force, au détriment peut-être du lien conjugal et maternel. Ceci s'applique surtout à la plus haute antiquité, époque où vivait Antigone.

(1) Euripide. (Tragédie d'Oreste.) Traduction de M. Patin.

Ces deux mélancoliques figures, Électre et la fille d'OEdipe, caractérisent chez les Grecs l'amour fraternel dans sa pureté et son dévouement. Plutarque, auteur d'un traité sur l'*Amitié Fraternelle* et d'un autre sur les *Faits vertueux des Femmes*, cite deux jeunes sœurs, filles du tyran d'Élide, qu'unissait la plus étroite amitié. Elles furent victimes de la haine qu'inspirait leur père : le peuple les condamna à mort. Elles obtinrent que le bourreau ne les toucherait pas, et l'aînée, Miro, dénouant sa ceinture, en fit un lacet coulant qu'elle mit à son col, et baisant tendrement sa jeune sœur, la pria de la regarder et de faire comme elle. Mais la cadette la supplia de permettre qu'elle mourût la première, et elle se saisit de la ceinture. Alors Miro lui dit avec une inexprimable douceur :

« Ma sœur, je ne vous ai jamais refusé ce que vous me demandiez, et je suis encore contente de vous satisfaire et de souffrir ce qui me sera plus cruel que la mort même, de vous voir, ma sœur, mourir sous mes yeux.... »

Elles s'embrassèrent ; la cadette passa à son col la ceinture et mourut ; Miro recouvrit déceimment ce corps chéri, et demanda qu'on ne la séparât point, dans la sépulture, de sa sœur. Elle expira avec le même courage.

Tous ces souvenirs de la *viente* antiquité sont pleins de sang et de larmes ; Rome, dans des temps plus rapprochés, nous offre l'image d'une sœur qui exerce entre un frère et un époux le doux ministère de la miséricorde et de la conciliation. Octavie, la femme d'Antoine et la sœur d'Auguste, tenait en quelque sorte entre ses mains le destin du monde : si, pour se venger des infidélités de son volage mari, elle s'était plainte à son frère, la guerre civile eût allumé ses torches, mais épouse patiente et sœur affectionnée, elle se taisait et cherchait à unir ces deux hommes dont l'amitié était, pour l'univers, la condition de la paix.

Dès l'ère nouvelle, dès l'aube du christianisme, on voit la sœur chrétienne associée aux travaux, aux vertus, au zèle de son frère ; Marthe et Marie partagent l'apostolat de Lazare en Provence ; trois sœurs, Fidès, Elpis et Caritas sont martyrisées ensemble en Grèce ; deux sœurs, Romaines d'origine, sainte Babiane et sainte Démétrie confessent ensemble, dans les supplices, la foi chrétienne ; saint Bazile fonde en Grèce les premiers monastères d'hommes pendant que sa sœur Synclétique ouvre aux femmes ces mêmes retraites ; saint Ambroise dédie à Marceline, sa sœur, son traité de la *Virginité* ; mais la plus célèbre de ces pieuses et pures amitiés, nées au berceau et trempées dans les eaux du christianisme, fut celle de saint Benoît et de sa sœur sainte Scholastique.

Ils s'étaient toujours aimés, et leur affection s'était accrue encore par leur piété et par cette profonde sympathie des esprits et des cœurs unis en Jésus-Christ. Quand saint Benoît se fut retiré au mont Cassin, dans cette profonde solitude d'où sortit l'ordre monastique qui devait défricher et évangéliser l'Europe, Scholastique établit au penchant de la montagne un monastère de vierges, qui vivaient sous la même règle que Benoît avait donnée à ses compagnons. Mais le frère et la sœur, quoique si rapprochés, ne se voyaient qu'une seule fois l'année ; ils se rencontraient dans une maison placée entre les deux monastères ;

ils passaient ensemble quelques heures et s'entretenaient du ciel. La dernière fois qu'ils se virent icibas, Scholastique parut goûter plus que jamais la joie de la présence de son frère, et pendant plusieurs heures, ils ne parlèrent que du souverain bien qu'ils attendaient et de cette éternelle réunion qui leur était promise. Le soleil baissait à l'horizon, Benoît se préparait déjà à regagner son monastère par les sentiers escarpés de la montagne, quand sa sœur le supplia de différer son départ et de lui parler encore du bonheur du paradis. Il la refusa avec douceur, en disant qu'il ne pouvait violer la règle qui défendait aux religieux de passer la nuit hors du cloître. Scholastique, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table et appuya sa tête dessus, et, fondant en larmes, elle pria Dieu. Au même instant éclata un violent orage, mêlé d'une pluie torrentielle qui rendait les abords de la montagne infranchissables.

« Dieu vous pardonne ! qu'avez-vous fait ? » dit saint Benoît à Scholastique.

— Je vous ai demandé une grâce, répondit-elle, et vous me l'avez refusée. J'ai eu recours au Seigneur, et il m'a exaucée. »

Il resta donc avec sa sœur, et pendant toute la nuit, ils parlèrent de la félicité des saints, comme en parlaient Monique et Augustin à la veille de leur séparation. Au point du jour, ils se quittèrent. Sainte Scholastique mourut trois jours après ce fraternel entretien, auquel le ciel même avait consenti, et Benoît vit l'âme chérie de sa sœur qui s'envolait vers les éternelles demeures. Cette apparition a été retracée par Lesueur de la manière la plus poétique, et toute cette légende, embaumée d'amour et de prières, nous a été transmise par le saint pape Grégoire.

L'histoire de France, où les femmes, depuis sainte Clotilde jusqu'à madame Élisabeth, apparaissent sous des traits si aimables et si souvent héroïques, nous offre le nom d'une sœur accomplie et qui vouait à son frère toutes les forces d'une des âmes les plus généreuses qui soient sorties des mains du Créateur. Marguerite de Valois a exercé toutes les influences délicates et bienfaisantes de la sœur sur François I^{er}, souvent dur, souvent ingrat. Ils avaient été élevés ensemble, au château d'Étampes, par leur mère, Louise de Savoie ; ils avaient les mêmes goûts ; la science, les arts, la littérature les captivaient également, et comme elle était de deux ans plus âgée, il se mêlait à la tendresse de Marguerite pour François une nuance de sollicitude maternelle. Quand le roi fut emmené prisonnier à Madrid, elle n'eut qu'une pensée : le consoler et le sauver. Elle brave mille périls, elle arrive enfin à cette prison désirée ; François était mourant. La foi inspira Marguerite ; elle fait élever un autel auprès de ce lit d'agonie, elle fait chanter par son aumônier les hymnes sacrées telles qu'on les chante en France ; François se ranime, sa patrie et sa famille semblent lui être rendues, il confesse ses fautes, il reçoit la divine Eucharistie, et la vie de l'âme ranimant la vie du corps, il revient à la santé. Elle l'a sauvé et consolé, elle saura aussi le délivrer. Charles-Quint l'homme prudent par excellence, se défiant du pouvoir de l'éloquence de Marguerite, il ne voulut pas la voir.

« Ah ! s'écria-t-elle, il ne m'est pas permis de parler aux hommes ! je parlerai aux femmes et leur parlerai au double ! »

Elle parla en effet à la sœur de Charles-Quint, à Éléonore d'Autriche; elle lui parla si bien des vertus et des talents de François I^{er} qu'elle lui fit concevoir le désir de l'épouser : une alliance entre les deux princes rendit la paix inévitable, et le roi de France sortit de prison en acceptant la main de la sœur de Charles-Quint. Marguerite l'avait devancé en France; pleine d'inquiétude, elle ne pensait qu'à son frère, et elle écrivait, remplie de cette idée unique, ces vers plus naïfs qu'élégants :

Oh ! qu'il sera le bienvenu
Celui qui, frappant à ma porte,
Dira : — Le roi est revenu
Et sa santé, très-bonne et forte !
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui t'elles nouvelles apporte
Que son frère est hors de danger !

Il revint, elle s'associa aux meilleures actions de son règne, avec lui elle encouragea les poètes, les artistes; elle vécut pour son frère, elle le soigna dans ses maladies, elle ne lui survécut que de peu d'années. Cet amour fraternel, si entier, si dévoué, dont sa vie et ses écrits offrent tant de témoignages, ne fut payé que d'un faible retour, car François I^{er}, nature très-égoïste, exerça sur sa sœur toute l'autorité féodale. A celle qui l'avait sauvé il n'assura rien par son testament; il maria sa fille contre le gré de la pauvre mère et il la traita presque toujours avec une autorité voisine de la tyrannie. Mais les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour, dit la Sainte-Ecriture, et Marguerite avait une de ces âmes tendres et fidèles que l'injustice même ne peut arracher à ce qu'elles aiment.

Henri IV trouva également dans l'affection de sa sœur, Catherine de Bourbon, consolation dans l'infortune, joie et honneur dans la prospérité. Elle gouvernait le Béarn en son nom, et l'y faisait chérir par ses bienfaits et ses intelligentes sollicitudes; elle lui sacrifia les alliances qui auraient pu lui déplaire; elle n'accepta un mari que de sa main, et les dernières forces de sa main et de son cœur furent consacrées encore à écrire à celui qu'elle nommait *son bon frère* et *son cher roi*. Il semble que l'amitié fraternelle soit un héritage dans la famille des Bourbons. Qui peut oublier l'amitié de Madame Elisabeth pour Louis XVI, fidèle jusqu'à la mort?...

Ce ne sont pas les rois seulement qui ont trouvé dans l'amitié de leurs sœurs une consolation aux épines du diadème; le génie aussi porte une couronne, qui souvent blesse le front qu'elle semble orner. Quel tendre refuge le Tasse, après ses égarements et ses malheurs, n'a-t-il pas trouvé auprès de sa sœur Lucrezia! comme cette âme blessée se reposa doucement dans les affections de la famille et dans les douceurs de la religion! Et de nos jours, le plus touchant exemple du dévouement fraternel n'a-t-il pas été donné à un frère malheureux qui s'essayait dans la carrière des lettres, souvent si rude et si pénible? Quel que soit le talent de Maurice de Guérin, jamais il ne fera pâler l'image de sa sœur, de cette poétesse et sainte Eugénie, qui n'a aimé en ce monde que son frère, qui, ne pouvant rien pour sa fortune ni pour sa gloire, savait cependant intéresser le ciel à sa cause en priant sans cesse pour celui qui était

loin d'elle. Quelle âme de sœur! Comme elle se peint dans ces lignes, écrites après la mort de Maurice :

« Oh ! que ce monde, cet autre monde où tu es m'occupe! Mon ami, tu m'élèves en haut, mon âme se détache de plus en plus de la terre : la mort, je crois, me ferait plaisir. O Dieu! mon Dieu! consolez-moi! Faites-moi voir et espérer au delà de la tombe, plus haut que n'est tombé ce corps. Le ciel! le ciel! oh! que mon âme monte au ciel!

» Maurice, mon ami, qu'est-ce que le ciel, ce lieu des amis? Jamais ne me donneras-tu signe de là? Oh! si tu pouvais! s'il existait quelque communication entre ce monde et l'autre, viens! donne-moi quelque chose de toi à moi qui étions si amis. Toi au ciel et moi sur la terre, oh! que la mort nous sépare! J'écris ceci à la chambrette, cette chambrette tant aimée où nous avons tant causé ensemble, rien que nous deux. Voilà ta place et voilà la mienne. Ici était ton portefeuille si plein de secrets de cœur et d'intelligence, si plein de choses de toi qui ont décidé de ta vie. Je le crois, je crois que ces événements ont influé sur ton existence. Si tu étais demeuré ici, tu ne serais pas mort. Mort! terrible et unique pensée de ta sœur.

» Que m'annoncez-vous qui se prépare pour Maurice? Pauvre rayon de gloire qui va venir sur sa tombe! que je l'aurais aimé sur son front de son vivant, quand nous l'aurions vu sans larmes? C'est trop tard maintenant pour que la joie soit complète, et néanmoins j'éprouve je ne sais quel triste bonheur à ce bruit funèbre de renommée qui va s'attacher au nom que j'ai le plus aimé; à me dire que cette chère mémoire ne mourra pas. Oh! le cœur voudrait tant immortaliser ce qu'il aime! l'âme repousse le néant, Maurice, mon ami, vit toujours; il s'est éteint, il a disparu d'ici-bas comme un astre meurt en un lieu pour se rallumer dans un autre..... »

Elle ne se doutait pas, la mélancolique ermite du Cayla, en écrivant ces lignes, que c'était pour elle surtout que la gloire viendrait, et que si la postérité se souvient de Maurice, ce sera surtout parce qu'il a été le frère d'Eugénie. Sa tendresse fraternelle est sans bornes; elle aime l'âme, le corps et la gloire de son frère : elle a prié pour lui comme une autre Monique, elle l'a soigné dans ses longues maladies comme une sœur de charité; elle a veillé sur ses œuvres, sur ce dépôt littéraire dont elle avait reçu les premières confidences, comme le génie de l'amitié, et l'on ne pourra jamais nommer une sœur fidèle, tendre, dévouée, sans songer à Eugénie de Guérin.

Que les jeunes filles qui nous lisent acceptent à leur tour ce doux rôle de la sœur dans les familles : qu'elles ne rompent jamais les anneaux de cette chaîne; que l'âge, l'intérêt, l'ambition, la différence des fortunes n'amènent jamais l'envie et l'inimitié, là où Dieu même a placé l'union et la confiance; c'est un nom plein de dilection que celui de frère, que celui de sœur, dit l'Ecriture, mais pour qu'il soit doux toujours, jusque dans la vieillesse, il n'en faut pas profaner les souvenirs, il faut savoir faire à la paix quelques sacrifices, il faut aimer pour être aimée; et quoi de plus facile, de plus suave que d'aimer ces amis donnés par la nature, avec qui tout est commun, le sang, le nom et l'honneur?

M. B.

TANTE GERTRUDE

(SUITE.)



ependant la pensée de revenir seule dans son pays, d'abandonner à tout jamais l'espoir, peut-être chimérique, qui l'avait bercée si longtemps, l'accablait de tristesse et paralysait son énergie naturelle; elle prenait une résolution et en changeait aussitôt, son cœur était comme un esquif battu par les vents contraires.

« Que le ciel me vienne en aide, dit-elle en mettant son chapeau pour aller chez les religieuses de Saint-Joseph épancher son cœur dans le sein de la supérieure, avec laquelle elle était liée d'une sainte amitié.

Sœur Marie Clotilde était une femme de bon conseil, quoique très-simple d'esprit et de manières. Sa conscience droite, sa foi inébranlable, sa charité ardente lui prêtaient quelquefois des lumières si vives qu'on pouvait la croire inspirée; il semblait alors que la sagesse divine s'exprimât par sa bouche.

« Je lui ouvrirai mon cœur, se disait la pauvre Gertrude, elle verra mon trouble et me donnera de salutaires avis; lorsqu'un homme devient aveugle, il lui faut un guide pour le conduire dans sa voie.

En arrivant à la communauté, elle trouva sœur Marie Clotilde dans le parloir en grande conversation avec une négresse fort proprement habillée.

« C'est Dieu qui vous envoie, lui dit aussitôt la supérieure, car j'étais dans un grand embarras; Sidi Ben-Amélaoui nous fait conjurer par cette femme d'aller sur-le-champ visiter sa fille malade; toutes nos sœurs sont en course, excepté notre jeune sœur Thérèse, très-entendue en médecine, mais beaucoup trop jeune pour que je puisse l'envoyer seule dans cette maison; soyez assez bonne pour l'accompagner.

— Volontiers, répondit Gertrude, et je reviendrai ensuite auprès de vous, car je veux vous consulter sur une chose grave.

— Vous savez que je suis toute à votre disposition, » répondit la supérieure.

Sœur Thérèse avait déjà placé dans un panier quelques médicaments qu'elle pensait pouvoir être utiles, et, suivies de la négresse, les deux femmes se mirent en chemin.

Ben-Amélaoui attendait la religieuse sur le seuil de sa porte, et il la reçut avec le respect dont les Mores et les Arabes entourent nos sœurs de charité.

« Ta compagne et toi soyez les bienvenues, dit-il à sœur Thérèse, ma pauvre enfant est au plus mal; mais l'espoir rentre dans mon cœur, puisque vous voici ! »

Il les introduisit dans une chambre richement décorée de tentures de soie, près d'un divan sur lequel était couchée, toute vêtue et enveloppée de burnous, une petite fille d'une dizaine d'années. Une femme bien jeune encore, mais qu'il était facile de reconnaître pour la mère de l'enfant, à la douleur qui contractait son visage, était accroupie sur une pile de coussins, tenant dans sa main la main amaigrie de la petite fille, dont les dents claquaient avec force et dont tous les membres étaient agités d'un frisson glacial.

« Qu'as-tu fait jusqu'à présent pour guérir le mal ? demanda sœur Thérèse, qui, après avoir examiné attentivement la malade, avait reconnu tous les symptômes d'une fièvre pernicieuse.

— Tout ce qu'il est possible de faire, répondit la moresque; on lui a fait avaler je ne sais combien de breuvages; on a tué plus de dix coqs noirs et usé de tous les sortilèges pour conjurer le mauvais esprit; regarde tous ces talismans que nous avons achetés l'un après l'autre : en voilà un surtout qui nous a coûté vingt dourous, le marabout le disait infaillible, et cependant elle est toujours plus malade, quoiqu'elle l'ait porté plus de quinze jours.

— Ce talisman ressemble-t-il à tous les autres ? dit mademoiselle de Roisé, qui savait que ces objets consistaient d'ordinaire en certains versets du Koran, écrits par le marabout sur un petit morceau de papier et contenus dans un sachet.

— Regarde toi-même, répondit la Moresque en dépliant le petit sac de peau dans lequel il était renfermé, et tu verras s'il n'était pas fait pour nous inspirer confiance.

— Un scapulaire ! s'écria Gertrude en français.

— Voilà qui est bien singulier ! répondit sœur Thérèse, tout en préparant la quinine qu'elle jugeait à propos de faire prendre à la malade.

— Où demeure le marabout qui t'a vendu cet objet ? demanda mademoiselle de Roisé dans un trouble extrême, car elle croyait reconnaître le scapulaire qu'elle avait vu broder par Elisabeth et que celle-ci avait remis à Victor au moment de son départ de Toulon.

— Si tu veux le voir, Française, ma négresse te conduira vers lui, dit la Moresque; mais je ne te le conseille point, car j'ai perdu toute confiance en son savoir.

— Consentirais-tu à me céder ce talisman pour le prix qu'il t'a coûté ? demanda Gertrude.

— Volontiers, puisqu'il n'a pas guéri ma fille.

C'est marché conclu, reprit mademoiselle de Roisé, ta négresse viendra chez moi chercher l'argent et me conduira ensuite chez le marabout.

Maintenant, ma bonne sœur, que pensez-vous de la malade?

— Qu'avec la grâce de Dieu je réponds de sa guérison, » répondit la religieuse en langue arabe.

La jeune mère poussa une exclamation de bonheur, prit le bas de la robe de sœur Thérèse et la baisa avec respect.

« Quand l'enfant sera guéri tu fixeras toi-même le salaire, dit-elle.

— Nous ne recevons pour nous-mêmes aucun salaire, répondit la sœur, car Dieu se charge de notre récompense; mais quand ta fille sera rétablie, si tu veux faire une aumône aux pauvres, cette action te portera bonheur! »

La malade s'était assoupie doucement, la tête appuyée sur le sein de la religieuse.

« Fais-lui avaler cette nuit la boisson que je viens de t'indiquer, dit celle-ci à la jeune mère, en plaignant avec précaution la tête de l'enfant sur un oreiller, je reviendrai la voir demain matin. »

Les Françaises se retirèrent suivies de la négresse et accompagnées des bénédictions de la jeune mère et de Ben-Amelaoui, son mari, qu'elles retrouvèrent dans la cour.

Mademoiselle de Roisé se fit conduire aussitôt chez le marabout, mais il était sorti, et ce ne fut que le lendemain qu'elle apprit que le talisman qu'il avait vendu à Ben-Amelaoui avait appartenu à un officier français, blessé et fait prisonnier au combat de la Mouzaïa; ce talisman lui avait été enlevé, pendant un évanouissement fort long, par la mère du cheik de la tribu où il était retenu captif, et donné par elle au marabout. Celui-ci ne savait point si ce Français était encore en vie, mais il offrait de servir de guide et d'interprète aux gens qui voudraient aller à sa recherche, pourvu qu'on le dédommageât suffisamment de ses peines.

— J'accepte vos services, dit mademoiselle de Roisé, et vous fixerez vous-même le prix de votre voyage; venez me voir demain matin, j'aurai pris d'ici là mes dispositions. »

Elle sortit la tête en feu, en proie à une extrême agitation.

« Je suis persuadée, dit-elle à François, qui l'avait accompagnée, que ce cher petit scapulaire sera pour nous un véritable talisman, et qu'il me fera retrouver mon neveu.

— Dieu le veuille ! répondit le serviteur; mais mademoiselle est bien rouge en ce moment, je crains que mademoiselle ne soit malade.

— Ce ne sera rien, mon bon François, un étourdissement passager; j'ai quelque peine à marcher aujourd'hui, et cependant j'ai hâte d'être chez moi, j'ai tant de choses à faire aujourd'hui ! il faut que j'écrive à Jacques Topart de m'arriver par le prochain courrier, puis je ferai ma toilette et j'irai chez le gouverneur pour le supplier de m'accorder une escorte, car je veux aller moi-même délivrer mon neveu, l'attente me tueait ici ! »

Elle parlait avec une grande volubilité, mais ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, et François avait de la peine à la soutenir.

« Monsieur le major, cria-t-il à un chirurgien militaire qui passait par hasard, approchez, je vous prie, mademoiselle se trouve mal.

— Ce n'est que trop vrai, dit le chirurgien, qui

était des amis de mademoiselle de Roisé, une saignée sera peut-être nécessaire. »

Et, aidé du serviteur et deux soldats qu'il courut appeler, il la rapporta dans son logis.

XIII

Une fièvre ardente s'était emparée de la pauvre demoiselle de Roisé, que l'on avait mise dans son lit et à qui l'on prodiguait les soins les plus empressés.

« Sera-ce long, docteur ? dit-elle au chirurgien, dès qu'elle eut repris connaissance.

— Je le crains, répondit-il en hésitant.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! tomber malade au moment où la santé m'était si nécessaire ! avoir si grand besoin d'agir et se trouver réduite à l'inaction ! Tenez, docteur, soignez-moi, médicamentez-moi, faites de moi tout ce que bon vous semblera, pourvu que je sois sur pied dans huit jours au plus tard. »

Le chirurgien branla la tête.

« Si j'avais affaire à un jeune homme, dit-il, comme se parlant à lui-même, je pourrais user des grands moyens.

— Oh ! je suis plus forte que vous ne pensez, docteur, et, malgré mes soixante-trois ans, je suis encore capable de supporter des remèdes énergiques.

— Qui vous enverraient dans l'autre monde à coup sûr, ce qui n'avancerait nullement vos affaires, je pense. Croyez-moi, ajouta-t-il d'un ton sententieux, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le meilleur de tous les médicaments est le calme et la patience.

— Hélas ! vous n'avez que trop raison, docteur, dit-elle en soupirant, je vais donc faire tous mes efforts pour me soumettre à la volonté divine, mais je vous déclare en toute humilité que ce ne sera point sans peine, car il est dur au matelot d'être repoussé en pleine mer au moment où il aperçoit le port longtemps désiré.

— Mademoiselle, dit le médecin, c'est trop parler pour une malade. »

Elle laissa retomber sur son oreiller sa tête apesantie, ferma les yeux et pria.

Le bruit de sa maladie se répandit promptement dans la ville, et le lendemain matin ses amis et ses connaissances envoyèrent de toute part savoir de ses nouvelles; mais d'après les ordres du docteur, François faisait bonne garde autour de sa maîtresse, et le vicaire apostolique (1), qui, la croyant dangereusement malade, venait lui offrir les secours de son saint ministère, fut seul introduit auprès d'elle.

Il fut très-étonné de la trouver assise sur son lit, ses lunettes sur le nez et écrivant rapidement à l'aide d'un pupitre appuyé sur ses genoux.

« Je suis heureux, dit-il, de vous trouver beau-

(1) Le titre et les pouvoirs de vicaire apostolique avaient été confiés par le saint Père, dès l'année 1832, à l'un des trois aumôniers qui, après avoir accompagné l'armée française en Algérie, et obtenu d'abord d'ouvrir dans la Casbah une chapelle catholique, avait inauguré celle des Lazaristes, dans laquelle ils célébraient la messe, prêchaient et accomplissaient toutes les cérémonies du culte.

coup mieux que je ne m'y attendais, d'après ce que l'on m'avait raconté de votre accident ; mais permettez-moi de vous faire observer, mademoiselle, qu'après un si violent accès de fièvre pernicieuse, il est fort imprudent de votre part de ne point vous ménager davantage.

— Comment ! monsieur le vicaire, je reste au lit nuit et jour, j'avale toutes sortes de drogues plus mauvaises les unes que les autres, et vous ne trouvez point que ce soit encore assez ? En vérité, vous êtes plus sévère que le docteur lui-même, quoiqu'il me paraisse bien terrible, mais que puis-je donc faire de plus, je vous prie ?

— Laisser de côté toutes ces paperasses et remettre à quinze jours, à un mois peut-être, le soin d'écrire à vos amis.

— Bonté divine ! quinze jours ! un mois, dites-vous ? mais c'est un siècle à mon âge. Ah ! vous ne savez pas tout ce que j'ai d'inquiétudes dans l'esprit, de désirs et d'espérances dans le cœur et de besogne à terminer.

— A chaque jour suffit sa peine, » répondit l'abbé.

Comme il prononçait ces mots, François soulevait la portière pour remettre à sa maîtresse plusieurs lettres de France que le courrier venait d'apporter et qu'il lui présentait respectueusement sur une assiette de faïence, n'ayant point à sa disposition le plateau d'argent destiné à cet usage.

« Vous permettez, monsieur, dit mademoiselle de Roisé en ouvrant ses lettres avec précipitation, pendant que le vicaire examinait le beau crucifix d'ivoire accroché auprès du lit.

— Ah ! mon Dieu, il ne manquait que cela ! s'écria-t-elle tout à coup.

— Que vous arrive-t-il donc, mademoiselle ? demanda le prêtre avec intérêt.

— Une chose affreuse, inouïe, à laquelle je n'avais jamais songé et qui me jette dans le plus grand embarras ; car enfin, si mon neveu vit encore, toutes les lois divines et humaines s'opposent à ce que ma nièce se remarie ! Lisez cette lettre, monsieur, et donnez-moi votre avis, car je perds la tête et je ne sais que faire. »

Le prêtre prit la lettre, tracée sur de gros papier, d'une écriture fort peu correcte et d'une orthographe plus incorrecte encore, et il lut ce qui suit :

« Mademoiselle et très-honorée maîtresse,

« La présente est pour vous apprendre que je me porte bien et que je désire qu'il en soit de même de mademoiselle. Je prie le bon Dieu et la sainte Vierge, deux fois par jour tout au moins, qu'il la conserve en bonne santé et aussi qu'il lui inspire la pensée de retourner bientôt au pays, où je m'ennuie d'un bout de l'année à l'autre de ne point la voir revenir, comme elle nous l'avait promis.

« Madame de Roisé a eu tant de chagrin de l'absence de mademoiselle, qu'on assure qu'elle en est devenue presque folle, la pauvre petite dame ! et que le médecin n'y voit plus d'autre remède, pour détourner ses idées, que de lui faire épouser le fils Verdier, que mademoiselle a connu tout petit, quand il venait jouer avec M. Victor.

« D'abord madame de Roisé ne voulait point de lui, ni d'aucun autre non plus, mais on assure que sa maman est parvenue à la décider, et que le mariage aura lieu un de ces quatre matins, ce qui fait bien jaser dans le pays ; il ne manque pas de gens qui ne veulent pas y croire, disant que madame d'Estemont ne donnerait pas sa fille à un petit bourgeois ; mais il faut croire que c'est bien vrai tout de même qu'ils se marieront bientôt, puisque M. Verdier en a parlé lui-même à M. le maire. Si mademoiselle était retournée à Évaux, la pauvre petite dame n'aurait pas perdu l'esprit et l'on ne serait pas obligé de la marier pour la distraire ; enfin, chacun dit son mot à ce sujet, ce qui m'ennuie fort, car je ne sais que leur répondre, ne connaissant pas les intentions de mademoiselle. Rien de plus à lui apprendre pour aujourd'hui, sinon que la dernière bourrasque a renversé un tuyau de cheminée et cassé une demi-douzaine d'arbres dans l'enclos.

« Cocotte se porte bien, ainsi que Pierre et Madeleine, et tout notre monde a bien l'honneur de saluer mademoiselle, dont je suis avec respect la très-humble, très-obéissante et très-dévouée servante.

» MANON LEROI. »

« Eh bien, monsieur le vicaire, que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense qu'il est bien à craindre que madame votre nièce ait en effet le droit de convoler en secondes noces, mais que, dans le doute où vous êtes, vous devez lui confier vos espérances, quelque peu fondées qu'elles me paraissent, comme je vous l'ai répété tant de fois.

— Mais lui parler de tout cela, c'est à la rendre folle tout à fait ; jamais son pauvre cerveau ne supportera les angoisses d'une incertitude pareille.

— Alors avertissez la mère.

— Ce serait pis encore, madame d'Estemont est très-incapable de garder un pareil secret, ou elle en perdrait l'esprit elle-même. »

L'abbé réfléchit un instant.

« Vous ne pouvez cependant risquer, dit-il, que ce mariage s'accomplisse, en ce moment du moins ; mais puisque vous croyez ne devoir prévenir ni la fille ni la mère, et que d'ailleurs Manon Leroi vous donne cette nouvelle comme un bruit répandu dans le pays, mais non comme une chose certaine, le mieux serait d'écrire au curé d'Évaux, en le priant de vous garder le secret et de ne parler que dans le cas d'un besoin absolu des espérances que vous conservez encore.

— C'est une heureuse idée, monsieur ; comment ne m'est-elle pas venue tout de suite, et combien j'ai eu raison de vous consulter ! Vite, vite, mes lunettes et mon pupitre, ce sera l'affaire d'un instant.

— Si vous le permettez, mademoiselle, c'est moi qui me chargerai de ce soin, vous pourrez ainsi vous reposer d'esprit et de corps, car il faut avant tout éloigner, autant que possible, les chances d'un second accès. »

Mademoiselle de Roisé accepta avec reconnaissance l'offre du vicaire général ; mais à peine fut-il parti que, reprenant le billet commencé, elle

acheva de l'écrire, et, l'ayant ployé et cacheté en toute hâte, elle sonna François et lui donna l'ordre de le porter à la poste.

Plus tranquille après avoir terminé cette tâche, elle s'étendit dans son lit et essaya de dormir; mais le sommeil fuyait sa paupière et une idée fixe se représentait constamment à son esprit :

« Pourvu que la lettre du vicaire n'arrive pas trop tard, se disait-elle; mieux vaudrait pour mon pauvre Victor demeurer prisonnier parmi les Arabes que de retourner dans sa patrie pour y trouver sa chère Elisabeth mariée à un autre homme. »

Et elle se mit à calculer le temps qu'il avait fallu pour que la lettre de Manon arrivât à Alger et celui qu'il faudrait encore pour que celle du vicaire général parvint au curé d'Evaux.

Malgré cette agitation extrême, deux jours entiers s'écoulèrent sans que l'accès redouté se montrât de nouveau; le médecin, satisfait de ce résultat, commença à compter sur une guérison plus prompte et plus complète qu'il n'avait osé l'espérer d'abord, et il ne s'opposa plus à ce que la malade, trop faible pour pouvoir sortir de sa chambre, y

reçût quelques visites et préparât de longue main l'expédition projetée.

Le premier soin de Gertrude fut d'envoyer chercher le marabout (1) qu'elle avait visité dans le café arabe, pour s'entendre avec lui et recueillir de sa bouche de plus amples renseignements, et François fut chargé de l'aller chercher tout de suite; mais le pauvre homme revint fort triste au logis, car voici ce qui s'était passé :

Comtesse de LA ROCHE-RE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Le nom de *marabout* vient de *m'rabeth* (lié à Dieu).

Quelques auteurs supposent que les marabouts descendent de ces Mores qui, chassés d'Espagne, se mêlèrent aux populations africaines. Ayant étudié les sciences naturelles, ils purent transmettre à leurs enfants les connaissances utiles qu'ils avaient acquises en Europe et les rendre ainsi supérieurs à leurs compatriotes. Ils continuent à jouir d'une grande influence parmi eux, on les consulte dans les affaires importantes générales ou particulières. Ceux qui mènent une vie exemplaire sont réputés saints après leur mort, on leur bâtit des *koubba* (chapelles surmontées d'un dôme), dans lesquelles on place leur tombeau, qui devient un lieu de pèlerinage.

REVUE MUSICALE

LE DON JUAN DE MOZART

A l'Académie Impériale de Musique et au Théâtre-Lyrique.

UN FRAGMENT DES MÉMOIRES DE M. VIARDOT

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR.

ZILDA.



OUT a été dit sur la valeur musicale de l'œuvre de Mozart. Le génie de ce grand maître a depuis longtemps conquis une auréole légendaire. Aussi la réapparition de *Don Juan*, à l'Opéra, a-t-elle fait naître, dans le monde parisien, une sensation immense. Il est évident que la beauté des décors, l'intelligence de la mise en scène et la façon splendide dont l'ouvrage a été monté, devaient produire un grand effet.

Lorenzo da Ponte, qui avait écrit pour Mozart le libretto des *Nozze di Figaro*, s'acquitta merveilleusement de celui de *Don Giovanni*. C'est sur ce scénario que MM. Blaze de Bury et Emile Deschamps ont exécuté avec une rare habileté une comédie charmante, pleine de verve, de passion et d'intérêt. Eh bien !

malgré tous ces avantages, faut-il le dire ? nous avons éprouvé, en écoutant l'œuvre, je ne sais quelle sensation d'impair et de contrainte qui en amoindrait singulièrement le charme. Le cadre de l'Opéra est trop vaste pour ces sortes de compositions où la grâce l'emporte sur la passion. Pourquoi avoir ajouté à l'ouvrage un ballet qui sépare en deux parties l'admirable finale, qu'on écoutait avec tant d'enthousiasme dans la partition originale ? Des soudures, discrètement pratiquées par M. Auber, n'ont pas empêché les amateurs de regretter cette belle page écrite d'un seul jet, et aujourd'hui coupée en deux tronçons. Les récitatifs ont été remarquablement interprétés, et la dernière scène magistralement rendue. Mais nous regrettons de voir M. Faure ajouter à la sérénade un *fa* aigu qui n'est pas dans le texte. Il faut faire le même reproche à mademoiselle Battu, qui froisse les oreilles délicates en se permettant de semblables licences. Ce qu'on veut dans les ouvrages des grands maîtres, c'est la lettre écrite, l'élan primitif, l'idée mère, et non ces enjolivements puérils que les artistes s'arrogent le droit d'ajouter à un chef-d'œuvre.

Le Théâtre Lyrique nous semble mieux comprendre la rigoureuse fidélité qui doit être apportée à l'exécution d'une telle œuvre. Ayant moins à se préoccuper

que l'Opéra des décors, des ballets et des effets de la mise en scène, il se livre pieds et poings liés à la traduction littérale. Tout y respire la simplicité, l'homogénéité, l'ensemble. M. Carvalho veille attentivement à ce que les prétentions artistiques ne prennent pas leurs coudées franches; aussi est-il impossible de trouver, même au théâtre impérial, où la grande musique ne fait pas défaut, un accord aussi complet de talents consciencieux et d'instrumentation intelligente. Toutes les forces individuelles et collectives, orchestre, artistes, masse chorale, semblent soumises à une action commune, dirigée vers un même but. M. Carvalho, qui a su vaincre des difficultés si souvent insurmontables, est parvenu à établir dans son théâtre une mesure, un équilibre, une harmonie presque inimitables dans l'association et les contrastes des rythmes, des mouvements et des effets de sonorité. De là cette belle et savante cohésion qui, d'un morceau à plusieurs voix, ne fait, pour ainsi dire qu'un solo; de là cette sage subordination de l'orchestre au chant et du chant à l'orchestre, qui triple la valeur des ouvrages représentés par cet habile directeur.

Refondre le génie de Mozart, dissimuler, sous un voile épais de fantaisies prétentieuses, de divertissements modernes ou de ridicules accessoires, les admirables inspirations du roi de la musique, c'eût été compromettre le succès et blesser cette grande ombre qui plane sur l'art. Les poètes et les interprètes ne s'y sont pas abattus comme sur une proie; ils ont chanté le vrai Mozart, et le public s'est incliné religieusement devant cette grande musique. C'est ainsi que s'explique l'avantage marqué qu'a obtenu le Théâtre-Lyrique sur le Théâtre Impérial dans la représentation de *Don Juan*.

C'est M. Viardot, raconte le *Ménestrel*, qui possède la partition de *Don Juan*, écrite tout entière de la main de Mozart. Un jour Rossini étant venu voir la fille du célèbre Garcia, la pria de lui montrer le manuscrit de cet opéra admirable.

« Je veux, dit-il, m'agenouiller devant cette sainte relique. Mozart est notre plus grand maître; c'est le seul au monde qui ait eu autant de science que de génie et autant de génie que de science. »

« Bien longtemps avant de devenir possesseur, en épousant mademoiselle Pauline Garcia, du trésor inestimable qui est aujourd'hui entre mes mains, dit M. Viardot dans ses mémoires, j'eus la chance heureuse d'entendre le plus magnifique des drames lyriques exécuté par le plus parfait des *Don Juan*. Il m'est permis d'attester la supériorité écrasante de Garcia dans ce rôle difficile. Ceux qui restent parmi les dilettanti de cette époque n'ont pu encore oublier qu'il représentait le héros du chef-d'œuvre de Mozart avec une élégance, une verve, une grandeur, une perfection que nul n'a su réunir après lui, et l'on doit ajouter qu'il est trois grands rôles dans lesquels aucun des artistes les plus éminents n'a égalé ce grand chanteur : *Almaviva* du *Barbier*, *Otello* et *Don Juan*. »

M. Viardot a retrouvé pour nous les dire ces douces émotions de jeunesse; nous en donnons un court extrait.

« Un vieux ami de ma mère, pour me donner une fête complète, en traversant Paris, me conduisit, après un bon dîner, au parterre du Théâtre-Italien. On y jouait *Don Giovanni*. Je ne vous dirai pas dans

quelle extase me jeta cette merveilleuse musique, alors si bien traduite par d'éminents interprètes; vous la connaissez et toute louange est superflue. J'en perdis le dormir et le manger. Je n'eus plus d'autres désirs que de l'entendre encore et je retournai à cette chère partition dix ou douze fois de suite; non point au parterre assurément, comment dépenser 44 sous si souvent pour un plaisir? mais il y avait dans la salle Louvois, par delà les loges et la galerie, une niche profonde appelée l'amphithéâtre. De là on voyait assez mal, mais on entendait fort bien. Ces jours-là je ne dinai pas, c'était gagner 23 sous sur 30, prix de la place. J'amusais la faim; j'étais bien véritablement au paradis.

« Eh bien, supposez maintenant que, pendant l'une de ces soirées, dont le souvenir m'est resté si présent, une fée, un génie, un ange, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit un être doué du don de prophétie, fût venu me dire à l'oreille : Tu vois bien ce théâtre, où tu occupes la place la plus infime, dont tu parles le jour, dont tu rêves la nuit : eh bien, dans peu d'années, tu auras tes entrées à toutes ses places; bientôt après, à la suite d'une catastrophe, on l'en offrira la direction. Ce n'est pas tout : tu vois bien cette petite partition de *Don Giovanni* que tu lis à la dérobée sur les genoux de ton voisin, tu en posséderas un jour le manuscrit original, tout entier de la main de Mozart, et tu refuseras de céder ce trésor à des têtes couronnées. Et ce grand artiste que tu applaudis chaque soir avec transport, Garcia, qui, le premier, a ouvert ton intelligence aux grandes beautés de l'art musical, un jour aussi tu épouseras sa seconde fille, et c'est sous ton nom qu'elle jettera l'éclat d'une renommée semblable à celle qui a couronné les noms de son père et de sa sœur. Ah! si j'avais entendu de telles paroles, aurais-je pu y ajouter foi? ne m'auraient-elles pas semblé de décevantes illusions?.... »

Le livret des *Joyeuses Comères de Windsor* arrangé par Mosenthal, est une imitation assez fidèle du texte de Shakespeare. Les concerts populaires dirigés par M. Pasdeloup nous avaient fait connaître et applaudir l'ouverture de cet opéra de A. Nicolai, compositeur allemand, dont le nom n'avait encore figuré sur l'affiche d'aucun théâtre parisien. Né à Koenigsberg, il reçut les premières leçons musicales de son père, qui l'envoya à Berlin pour se perfectionner.

En 1833, il devint chef d'orchestre du théâtre de Vienne; en 1849, il écrivit pour le théâtre de Berlin les *Joyeuses Comères de Windsor*. La même année, pendant qu'il assistait à l'une des représentations de son opéra, il mourut, comme frappé de la foudre.

Dans différentes compositions qui lui sont dues, l'influence italienne, surtout celle de Bellini et de Donizetti, transpire visiblement. Les *Joyeuses Comères* signalent un retour très-marqué vers le style allemand. Les formes gracieuses de la mélodie méridionale y percent encore dans plusieurs endroits; mais le travail de l'orchestration y est plus serré, plus sérieux et plus riche. C'est Weber et Mendelssohn dont on sent ici l'inspiration. Néanmoins une originalité véritable et une puissance individuelle s'accusent dans cet ouvrage, dont quelques parties seulement gardent la trace des admirations de l'auteur. Une ouverture de grand style, un joli arioso chanté avec

expression par mademoiselle Daram, un morceau d'ensemble où l'idée principale, revenant à la basse, amène des harmonies neuves et très-habilement écrites, des couplets à boire d'une verve de bon aloi, un excellent duo, un quatuor véritablement remarquable, une fort jolie sérénade chantée par du Vast, une scène pleine de poésie et admirablement traitée qu'on remarque au troisième acte, tels sont les éléments de l'œuvre nouvelle à laquelle nous prédisons un succès durable.

Encore un conte arabe des *Mille et une Nuits*. Un vizir, un cadi, une jeune veuve, un médecin, un tambour de basque et un soufflet lestement appliqué sur une joue insolente, voilà le poème de Zilda, rien de plus, rien de moins. Convenons qu'il faudrait un génie exceptionnel pour trouver des inspirations sur un pareil sujet. La partition de M. de Flottow, dormait depuis un temps immémorial, dans la poussière des archives de l'Opéra-Comique, lorsque le succès de *Martha* réveilla l'espoir du directeur. Vite à l'œuvre et courons les aventures ! mais surtout, puisque nous sommes en France, faisons de la musique française. Des motifs, des motifs, toujours des motifs ! Allons, mesdames les chanteuses, de la grâce, de la vivacité, rien de sévère, restons ce que nous sommes, de vrais Parisiens, amants de la comédie et du vaudeville. Si nous basardons un tout petit voyage à Bagdad, n'oublions pas que nous n'y devons parler que la langue de notre nation. Madame Cabel, veuillez, je vous en conjure, épargner à mes oreilles les arabesques multiples dont vous semez vos points d'orgue. Vous êtes extrêmement habile dans ce genre d'exercice vocal, nous le savons, mais cette multitude de petites notes entortillées finit par fatiguer les oreilles les plus italiennes, et nous aurions à craindre que le public, parfois de méchante humeur, ne les prit pour des refrains de tabatière à musique.

En dépit de ces recommandations charitables, l'opéra de M. de Flottow n'aura que la durée des roses. Quelque chose eût pu le sauver de l'oubli, c'était une ouverture bien réussie, mais le compositeur a dédaigné ce détail.

Il serait trop long, aujourd'hui, d'entretenir nos lectrices de nouvel opéra comique de M. Gounod. Nous en parlerons le mois prochain, avec tous les détails que comportent les ouvrages de ce maître.

— La verve des compositeurs de musique se ralentit sensiblement, et si nous ne voulons signaler que les œuvres absolument hors ligne, notre bilan de juin sera bien pauvre.

— Toutefois, voici une véritable bonne fortune que nous apporte le mois de juillet : ce sont deux charmantes compositions dues au talent d'une des célébrités du piano, madame Cathinka de Dietz. L'une, intitulée *Arabesques musicales*, se compose d'une mélodie grave, qui est cependant pleine de grâces juvéniles. La variation en *la bémol* qui suit ce motif, en s'y enchaînant de la façon la plus heureuse, est d'une expression exquise. Les deux mains chantent à la fois, et dans ces deux parties, le sentiment s'unit au style et à l'élégance de la forme. La seconde variation, qui représente le côté brillant de l'œuvre, arrive comme le réveil après le rêve. Sans abandonner l'inspiration première, elle suit les sentiers de la fantaisie que l'auteur traite avec autant d'art que de sobriété. Ce morceau, dont l'éminent professeur Marmontel a accepté la dédicace, est une des meilleures productions de la saison et sera recherché par tous les gens de goût.

L'autre composition de madame C. de Dietz, sous le titre de *Le Printemps*, est une fort belle étude en octaves, où la grâce du chant se joint à la sévérité de la méthode, et où l'on devine encore le maître qui sait enseigner et l'artiste qui sait écrire. Nous savons qu'il n'est pas toujours facile de plaire en instruisant : Madame C. de Dietz, grâce à son organisation supérieure et à son talent de grande musicienne, a su faire une étude que les jeunes élèves aimeront.

Ces deux morceaux, qui sont de moyenne difficulté, se trouvent chez l'éditeur Hiéland, 8, rue Laffitte.

— Le *Ménestrel* publie en ce moment une grande valse de salon et une polka très-brillante : *Les Echos de Schneeberg*, composées par F.-L. Kehrle, un musicien savant et fort à la mode.

— On trouve chez Félix Mackar, passage des Panoramas, le magnifique *adagio* du quintette en *la* de Mozart, arrangé pour piano, violon ou violoncelle, par Berthemet. Le nom de Mozart au haut de cette page nous dispense de tout commentaire.

— Chez le même éditeur vient de paraître *Toast-Polka*, de Pergano, morceau exécuté avec grand succès, au Concert des Champs-Élysées.

— *L'Art de la Prononciation*, appliqué au chant et à l'usage de la parole, par P. Dorval, professeur de chant, en est à la seconde édition et ne saurait être trop recommandé à cause de son utilité et des résultats que l'auteur obtient chaque jour. Les vices de prononciation les plus rebelles cèdent devant quelques leçons de cette méthode simple et ingénieuse.

MARIE LASSAVER.



Correspondance.

FLORENCE A JEANNE



Ma petite Jeanne, je viens de recevoir une bien bonne leçon de sagesse, d'économie et de modération dans les désirs.

Mon mari est, depuis quelque temps, en rapports d'affaires avec un employé du gouvernement, installé récemment dans notre petite ville. La femme de ce monsieur ayant cru devoir me faire visite, je me suis vue dans la nécessité de lui rendre politesse pour politesse.

Je n'aime pas les nouvelles connaissances, tu le sais, Jeanne; un peu par sauvagerie naturelle, un peu surtout par nécessité; car dans notre modeste position, la moindre relation entraîne bien vite plus loin qu'on ne peut et qu'on ne veut, et je trouve que les liaisons officielles que m'impose la place de mon mari sont déjà trop pour nos moyens. Aussi, malgré l'impression favorable que j'avais reçue du visage intelligent et franc de madame R., je ne me rendais qu'à regret chez elle, me promettant bien de borner mes rapports avec cette nouvelle venue aux strictes obligations que les convenances nous imposeraient. Mais *femme propose et Dieu dispose!* Je devais trouver dans cet intérieur, plus humble encore que le nôtre, tant de bonnes leçons et d'aimables exemples, que dix minutes à peine, après mon arrivée, je sollicitais instamment de madame R... la permission de revenir souvent, très-souvent la voir, permission qui me fut accordée avec une simplicité et une grâce charmantes.

Ah! ma chère, que nous sommes parfois injustes et exigeants quand nous nous plaignons de la situation où le bon Dieu nous a mis! Si nous regardions autour de nous, plus bas que nous, il nous serait si facile pourtant de comprendre que, tout modeste que soit notre sort, nous appartenons encore aux favoris de la grande famille humaine!

Que de petits bonheurs d'habitude auxquels nous ne prenons garde que lorsque nous voyons qu'ils manquent à d'autres; que de facilités d'existence, de jouissances inappréciées nous laissons passer sans daigner nous apercevoir qu'elles nous sont accordées!

Au lieu d'accepter la vie telle que la Providence

nous l'a faite dans sa miséricorde, d'en extraire, à l'exemple de l'aimable femme que je visitais tout à l'heure, ce qu'elle peut contenir d'agréable, de bon, de profitable pour notre perfectionnement du moment et de notre avenir éternel, pourquoi nous ingénieur sans cesse à découvrir les épines de notre couronne, à regretter ce que nous n'avons pas et à chercher ce que nous aimerions mieux avoir? Et, mon Dieu! ce mieux serait peut-être le pire pour nous! Peut-être la modeste situation qui fait notre tourment aujourd'hui nous sera une source abondante de mérites à l'heure redoutable où nos œuvres, grandes et petites, seront pesées à leur vraie valeur dans l'impitoyable balance. Dieu a ses vues quand il place ses serviteurs dans telle ou telle sphère!

D'ailleurs, puisque l'unique bonheur auquel nous puissions prétendre ici-bas est un bonheur relatif, un bonheur incomplet, pourquoi ne pas vouloir comprendre que si les joies pures du foyer nous sont amplement accordées, il serait bien ambitieux à nous d'aspirer à y joindre les joies moindres, bien moindres de la fortune et de la position?

Tu t'étonnes de ces graves réflexions, amie? Elles sont peu à leur place dans cette causerie toute badine d'ordinaire. Mais comment ne pas les faire en présence de ce que je viens de voir et d'entendre? Si tu savais comme je me suis trouvée déraisonnable, prodigue, indolente, inintelligente en face de cette jeune femme si raisonnable, si économe, si active, si ingénieuse, qu'avec des ressources bien plus minimes que celles dont je dispose, elle est parvenue à se créer un intérieur dix fois plus confortable que le mien.

Madame R. n'a pas, comme moi, la bonne chance de posséder une habitation à elle toute seule. Les appointements restreints de son mari l'ont obligée à se contenter d'un appartement dans une maison déjà occupée par une autre famille. Cette situation n'est pas tout rose, il s'en faut! et le moindre des ennuis de madame R... est de n'être pas complètement chez elle; seulement, comme elle a l'humeur accommodante, le commerce facile, malgré les misères que lui font à la journée, des voisins acariâtres et cu-

rienses, elle se trouve à merveille dans son petit logis.

Entre nous, je crois qu'elle souffre plus qu'elle ne le dit de ces continuelles tracasseries; mais sa charité chrétienne d'une part, sa nature indulgente de l'autre, et par-dessus tout la crainte de troubler, par ses ennuis personnels, la douce quiétude de son mari, alors que, fatigué de ses travaux, il rentre chez lui avide de paix et de joie domestique, tout cela fait qu'elle supporte les coups d'épingles de son méchant voisinage avec une patience, un stoïcisme, une bonne grâce souriante qui excitent au plus haut point mon admiration.

Quand je sonnai à la porte, ce fut elle qui vint m'ouvrir. Elle s'excusa de m'avoir fait attendre un peu.

« Je n'ai pas de bonne, dit-elle avec simplicité, et je repassais dans la cuisine; de sorte qu'il m'a fallu le temps de me débarrasser du grand tablier à plastron dont je m'affuble, quand je me livre à cette besogne.

Cette fin de phrase me fit jeter involontairement les yeux sur sa toilette.

Elle portait une robe en laine de couleur grisâtre, très-gracieuse de coupe, mais assez grosse d'étoffe et fort simple d'ornementation, bien qu'elle eût ce petit je ne sais quoi qui fait que la robe de la femme distinguée, quelque simple qu'elle soit, diffère essentiellement de la robe de la femme vulgaire... Son col et ses manches, en toile finement piquée, étaient d'une blancheur éblouissante, aussi bien que l'élégant petit bonnet de linge posé sur ses cheveux châtains, soigneusement arrangés.

Elle surprit mon regard et ajouta en souriant :

« Vous me trouvez un peu l'uniforme d'une sœur grise n'est-ce pas? C'est que cette nuance est si solide et supporte si bien la poussière!

Puis entr'ouvrant la porte d'une jolie pièce qui tenait à la fois de la chambre à coucher, du salon et du cabinet de travail, elle m'introduisit.

Mais j'avais commencé à être curieuse, je ne m'arrêtai pas en si beau chemin. D'abord une petite cuisine toute propre avec de beaux rideaux blancs, un superbe carrelage rouge corail et des casseroles qui reluisaient comme de l'or et de l'argent, avait attiré mon attention au passage; maintenant, j'apercevais tout à côté de la pièce où madame R... venait de me faire entrer, une salle à manger mignonne, riante, et d'un aspect si séduisant que c'eût été trop de vertu que de ne pas s'en permettre l'inspection en détail. On n'y voyait pourtant rien que de très-ordinaire; ni buffet étincelant d'argenterie et de précieuses porcelaines, ni horloge luxueuse appendue à la muraille, ni lampe splendidement damasquinée accrochée à un plafond surchargé de rosaces... quelques chaises de paille seulement, une petite table ronde recouverte d'un tapis de toile cirée, supportant un beau rosier du roi, dans un cache-pot de papier plissé, patiemment découpé; quelques arbustes en fleurs dans la cheminée veuve de feu, et une gracieuse suspension de terre rouge contenant quelques plantes traînantes qui retombaient au-dessus du rosier du roi en festons pleins de caprice et de grâce...

Quant à la chambre à coucher, salon ou cabinet de travail, d'où je me livrais à cet indiscret inventaire, elle était peuplée de sièges de diverses formes, arrivés là sans doute par héritage, et fort étonnés peut-

être de se trouver ensemble. Un grand fauteuil, en tapisserie ancienne, y condoyait une petite chauffeuse, en tapisserie moderne; de vieilles chaises fanées, et bien usées peut-être, avaient disparu sous de coquettes housses au crochet posées sur un transparent de percaline assorti à la bordure rouge du papier de tenture. Le lit avait un couvre-pied pareil, et les rideaux de mousseline, étaient ornés d'un entre-deux de ce même crochet de coton blanc. C'était frais, solide et charmant!

La garniture de cheminée, en imitation de bronze, n'avait pas dû coûter bien cher, mais le dessin en était correct et d'un goût pur. Entre les deux fenêtres, une table de jeu, sur laquelle on avait posé un petit pupitre portatif, faisait l'office de bureau, ce qui ne l'empêchait pas, à l'occasion, de reprendre sa destination première. Madame R... avait orné ce bureau de circonstance de mille brimborions qui, en témoignant de son adresse aux travaux féminins, voire même artistiques, en avaient fait une table à écrire très-commode et très-convenable : buvard élégamment brodé, écritoire, presse-papier et porte-plume en cuir sculpté, petit chien essuie-plumes en peluche, boîte à timbres en décalcomanie, etc., etc. Au-dessus était accrochée une modeste bibliothèque, sur laquelle s'étaient tous les volumes de vraie valeur littéraire que la librairie contemporaine a édités depuis peu à bon marché. C'était là que M. R..., délassé par quelques heures de repos, dans ce cher intérieur, prenait au hasard le volume dans lequel il lisait, chaque soir, de belles et bonnes pages à sa charmante femme, occupée — non de lui broder des pantoufles ou des portes-cigares, comme l'ont inévitablement les héroïnes de nouvelles et de romans, — mais de raccommoder prosaïquement ses habits et ses chaussettes, dont elle cherchait, avec sagesse, à prolonger la durée.

Les travaux de plus longue haleine, robes, manteaux, etc., que madame R... exécutait avec le secours d'une petite ouvrière à la journée, docile et peu payée, étaient réservés pour les moments où le mari n'était pas là; car la jeune femme savait que les hommes, en général, aiment peu cet attirail d'aiguilles et de chiffons qui leur dispute l'attention exclusive de leur femme, et dérange la gracieuse symétrie intérieure qu'ils sont accoutumés à voir régner autour d'eux.

Me voilà, de nouveau, très-loin de ma description. L'appartement de ma nouvelle amie ne contenait pas d'armoire à glace, mais l'ingénieuse M^{me} R... avait trouvé moyen de remplacer ce meuble dispendieux par un miroir de taille moyenne, placé au-dessus d'une toilette fermée, et penché de telle sorte que l'on s'y voyait des pieds à la tête. Bien mieux, comme elle avait attaché ce miroir en face de la glace de sa cheminée, qui la reflétait, elle pouvait, en s'habillant, s'apercevoir à la fois devant et derrière. C'est un raffinement que je te recommande, ma coquette petite Jeanne!

Le parquet, ciré avec soin, disparaissait à demi sous un tapis exécuté en grosse laine sur sac à café de Java. Ce tapis avait dû coûter à madame R... très-peu de temps et très-peu d'argent, et il produisait un charmant effet. Il en était de même des fac-simile d'aquarelles suspendus aux murailles.

Pour ne pas faire la dépense de cadres qui auraient valu plus que les dessins eux-mêmes, l'adroite jeune

femme s'était amusée à tailler, sur carton ferme, des médaillons et des ovales qu'elle avait bombés à l'aide de ouate, recouverts ensuite de cuir mouillé et décorés — selon le procédé par toi connu — de groupes délicieux de fleurs et de fruits. C'est ravissant! On jurerait des cadres de bois sculpté. Madame R... a fait également une charmante étagère, en bandes de verre à vitre, soutenues par des bouquets et des lianes de ce même cuir modelé.

Oh! le goût, quelles merveilles il produit! J'aurais dû ajouter l'économie... car c'est par économie, par désir d'orner à peu de frais sa chère demeure que madame R... trouve de si heureuses combinaisons!

« Combien c'est ennuyeux, n'est-ce pas, lui disais-je à propos de je ne sais quel petit secret de ménage qu'elle venait de me révéler, d'être toujours ainsi obligée de calculer.

— Je ne trouve pas, répondit-elle. Quand on a pris l'habitude de compter, on le fait sans s'en apercevoir: c'est une affaire de routine. Et puis, on est si heureuse quand on est parvenue à effectuer une économie là où l'on croyait qu'il n'y avait pas possibilité d'en faire; si fière quand de rien, ou de presque rien, on est arrivée à faire quelque chose. C'est une joie d'amour-propre, vous direz; mais en même temps une joie de créateur, d'artiste, de ménagère.

— Je vous accorde cette satisfaction méritée, mais...

— Et celle de pouvoir se dire, interrompit vivement et chaleureusement madame R..., notre manque de fortune est cause que j'ai un rôle bien plus actif dans le bonheur de mon mari, est-elle moindre? Si nous étions riches, grâce à l'argent et aux serviteurs, mes soins ne lui seraient pas indispensables; je deviendrais peut-être un accessoire seulement de son bonheur... tandis qu'étant pauvres, moi seule je m'occupe de lui; c'est à mes efforts qu'il doit en partie son faible bien-être; c'est par moi que son obscure existence est un peu égayée. Allez, ce n'est pas avec beaucoup d'argent qu'on est heureux en ce monde: c'est avec beaucoup de tendresse, d'indulgence réciproque.

— Et beaucoup de sagesse aussi, achevai-je, car c'en est une grande que de savoir, comme vous, se contenter de son lot, si petit qu'il soit, et de ne pas s'apercevoir de privations sans cesse renaissantes qu'impose le manque de fortune.

— Que me parlez-vous de privations, riposta gaiement madame R..., à cette époque où l'industrie va au devant de nos moindres désirs?

— Les gens à qui l'argent manque n'ont pas le droit d'en avoir, des désirs! Ce n'est pas pour eux que l'industrie moderne travaille.

— Bast! bast!... Où avez-vous vu ces vilaines choses? De nos jours on fait tout, au contraire, pour les déshérités de la fortune: Trains de plaisir à bon marché, leur permettant de voyager aussi vite et aussi loin que les plus riches! Littérature à bon marché! robes à bon marché! Tout à bon marché!...

Et elle me désigna successivement les livres entassés dans la bibliothèque, les journaux à 5 et à 10 centimes éparpillés sur le guéridon où nous nous appuyions, sa modeste toilette enfin!

« Je vous donne des preuves, j'espère! Osez encore nier que notre siècle soit le siècle du bon marché par excellence! C'est à tel point que, lors de mon dernier voyage à Paris — j'y suis née et ma mère y habite — j'étais stupéfaite de voir combien peu une femme in-

telligente peut maintenant y dépenser pour se bien habiller. Il est vrai qu'à côté de cela les gens qui possèdent beaucoup d'argent ont toutes facilités pour le jeter par les fenêtres!

— Eh quoi! vous êtes une compatriote, une Parisienne? m'écriai-je joyeuse quand elle eut cessé de parler.

— Je ne vous l'avais donc pas dit? — oui, vraiment! continua-t-elle, et le court séjour que je vais faire chaque année, dans cette grande capitale, m'aide fort à mettre ensemble les deux bouts de mon petit budget. J'en rapporte toutes sortes d'idées économiques d'abord; et puis j'y fais de nombreuses acquisitions: des gants de Suède à 19 sous, des cravates à 50 centimes, des robes à 12 et 15 sous le mètre, des chapeaux de tulle, de paille ou de crêpe non garnis, tels qu'on en trouve à 4 fr. 50, quelquefois moins, dans nos merceries parisiennes! De retour au pays, je fais mes *choux gras* (comme on dit ici!) de toutes ces belles choses que beaucoup de Parisiennes dédaignent, parce qu'à Paris, un objet à la mode et peu coûteux devient immédiatement si commun, qu'une femme un peu élégante n'ose plus le porter. — Je pense cependant que si j'étais une de ces élégantes, je trouverais si bien moyen de métamorphoser les choses, soit en les accommodant avec des fleurs, des rubans, des dentelles provenant de quelque autre chapeau, soit en en modifiant un peu la forme, que nul ne pourrait en reconnaître l'origine.

— Je suis parfaitement de votre avis quant aux ajustements, mais combien d'autres dépenses indispensables dans un ménage? La nourriture, par exemple, voilà qui coûte cher!

— Pas tant, quand on achète soi-même et quand on n'est pas trop gourmet!

— Il faut cependant donner une alimentation convenable aux siens...

— Certainement; mais là est le secret! Faire des choses recherchées, exquises avec des choses communes, voyez la belle besogne et l'œuvre méritoire!

— L'œuvre impossible voulez-vous dire?

— Impossible, non pas! — Vous déplaierait-il, par exemple, d'avoir à offrir pour dîner, à votre seigneur et maître, une succulente tranche de chevreuil ou de sanglier?

— Vous vous moquez de moi, ou vous ignorez que dans cette petite ville, on ne se procure la venaison qu'à prix d'or.

— Oui, mais on peut faire de la venaison artificielle presque aussi bonne que la vraie, quand elle est bien apprêtée.

— Comment cela?

— Mettez, je suppose, du mouton, du simple mouton! mariner pendant quelques jours et vous obtiendrez du chevreuil ou tout au moins quelque chose qui y ressemble de bien près.

— Vrai?

— Essayez-en!... puis, si vous trouvez ma recette bonne, vous remplacerez le mouton par du porc frais, dans votre marinade, et vous aurez du sanglier.

— Comme je vous admire, chère madame, de savoir toutes ces choses!... dis-je avec un accent de vérité si naïf qu'il fit éclater de rire madame R..., si vous pouviez voir comme je me trouve écolière auprès de vous!

— Je suis sûre pourtant que vous avez bien des con-

naissances domestiques et tenez en réserve une foule de recettes.

— Que je me mets bien volontiers à votre service, interrompis-je avec empressement.

— J'accepte... Je suis si contente toutes les fois que j'apprends quelque chose qui peut m'aider à apporter un peu plus d'aisance dans notre ménage !

— De l'aisance ? mais c'est du superflu, de l'abondance, presque du luxe que je vois ici !

— En vérité ! tout cela dans les 3,000 francs, que gagne mon mari ?

— Comment M. R. n'a que 3,000 fr. répétais-je stupéfaite.

— Quelquefois même 2,500 seulement !

— Oh ! mon Dieu ! comment pouvez-vous arriver avec si peu ?

— D'abord, je n'ai pas de bonne, et c'est déjà, outre les gages en moins, une notable économie, — économie de nourriture, économie de gaspillage, économie de temps...

— Oh ! de temps...

— Ceci vous semble un paradoxe, et en effet, c'en est un jusqu'à certain point. Pourtant, dans une maison où il n'y a pas de bonne et où l'on ne peut compter que sur soi-même, la besogne, tout en prenant une partie de votre temps, se fait beaucoup plus vite que quand elle est confiée à des mains mercenaires. Ensuite, pour n'avoir pas la peine de ranger plusieurs fois, on dérange moins ; enfin, quand on n'est que deux et que l'on s'entend bien, on tâche autant que possible de se venir réciproquement en aide et l'on est fort accommodant sur une foule de choses... et puis, voyez quel avantage ! On est complètement libre chez soi, à l'abri des oreilles indiscretes, des langues babillardes, des mains peu probes...

— Oh ! j'apprécie bien tout cela ! mais il est beaucoup de gens (moi la première peut-être) qui aimeraient encore mieux subir ces inconvénients que d'avoir l'ennui de faire leur besogne eux-mêmes. En attendant, je me demande comment vous trouvez assez de temps pour suffire à ces devoirs multiples.

— Je ne perds pas une seule minute, voilà mon unique secret.

— Mais ce n'est pas vous, au moins, qui nettoyez et frottez ?

— Non, j'ai une femme qui vient chaque matin, pour faire le gros de la besogne ; puis, une fois par semaine, le frotteur met les appartements en état, et le reste du temps, j'entretiens mes parquets en passant dessus, après les avoir balayés, un grand morceau de laine.

— Allez, il me reste encore plus de loisirs que vous ne croyez ! Il est vrai que je ne vais pas du tout dans le monde et que je ne vois que quelques personnes intimes, mes égales en position, avec lesquelles je puis me montrer toujours ce que je suis. Oh ! mon existence ainsi arrangée est bien calme, bien tranquille, bien heureuse...

— Bien utile ! achevais-je avec conviction. — Mais si Dieu vous envoyait un enfant, cependant vous ne pourriez plus suffire ainsi à tout ?

— Justement, j'en attends un bientôt, me dit-elle presque bas et avec un radieux sourire. — Ah ! je sais bien qu'alors tout changera de face, mais que voulez-vous ? nous aviserons... la Providence y pourvoira !

— Me permettez-vous de venir voir quelquefois

comment vous élèverez ce cher petit être ? je suis sûre que vous serez une mère modèle. »

En ce moment la pendule sonna six heures.

« Ah ! mon Dieu, depuis combien de temps je vous retiens ! que vous devez me trouver indiscreète, sans gêne ? je vous aurai empêchée de disposer votre dîner ? »

— Rassurez-vous, il est tout prêt et la table sera mise en un clin d'œil ; d'ailleurs mon mari, dût-il attendre quelques instants, trouverait que ce n'est pas trop cher payer le plaisir d'apprendre que j'ai trouvé à D... une... une... »

Elle s'arrêta hésitante.

« Une amie ! une vraie ! m'écriai-je complétant sa pensée et l'embrassant avec effusion. »

Tu ne seras pas jalouse de cette amitié nouvelle et si prompt, dis, ma Jeannette ? car tu comprendras de quelle aide elle me sera pour devenir meilleure et pour envoyer, à toi et à nos amies, des enseignements précieux et des conseils salutaires.

FLORENCE.

MODES

Je viens enfin, chère Thérèse, satisfaire ta curiosité ; ton impatience, dis-tu, n'avait plus de bornes, et tu étais presque tentée de m'en vouloir de te faire tant attendre. Vraiment, si j'en avais le temps et la place, je commencerais par un long sermon sur *la curiosité*, et sur la nécessité de pratiquer la vertu de *patience* : rends donc grâce aux raisons qui m'obligent à te faire, sans plus attendre, le récit de toutes les merveilles que j'ai vues.

Le mariage de Louise a été des plus brillants, une réunion complète de *merveilleuses* ; je suis encore comme éblouie ; le blanc, le bleu et le lilas dominaient. Jeunes filles, jeunes femmes, mères et même grand-mères, presque toutes portaient le pardessus pareil à la robe. Je comprends qu'en négligé une femme, même d'un certain âge, adopte ce costume, mais en grande toilette le châle de dentelle, le collet ou paletot un peu aisé en tulle noir, orné de dentelle et passementerie, me semblent plus convenables ; il y en avait cependant quelques-uns ; j'ai remarqué aussi que les pardessus avec ceinture étaient en majorité ; la forme *peplum*, c'est-à-dire avec pointes sur les côtés et court devant et derrière, est très-en vogue ; je lui préfère le *faux peplum* (pour lui donner un nom), avec pointe aiguë sur le côté, et pointes semblables devant et dans le dos.

Mais ces fameux détails de toilette ? Patience, nous y voici : Toilettes de jeunes filles : Robe en gaze de Chambéry à rayure lilas sur fond blanc, jupe unie ; peplum bordé d'un effilé léger en thibet, même effilé aux entourures, un gland thibet à chaque pointe. Chapeau Trianon en tulle blanc avec guirlande de verveines lilas dessus et dessous, brides lilas et barbes en tulle blanc.

Deux sœurs de dix-huit à dix-neuf ans, mises de même, avaient des robes en gaze blanche à fine rayure bleue ; au bas de chaque couture était placé un petit revers en taffetas bleu bordé d'une blonde microscopique ; le peplum était bordé d'un biais de taffetas bleu avec la même petite blonde ; la ceinture, en taffetas, était également bordée de cette même petite blonde ; le chapeau en crêpe bleu avec myosotis

et frange de perles, blonde bordant la barbe de tulle bleu.

Une autre jeune fille, en robe de linos blanc, avait simplement le peplum garni d'un effilé à grelots en paille; le chapeau, en tulle blanc, avec petites fleurs blanches, était bordé du même effilé que le peplum.

Cécile avait une robe en sultane rose; les coutures de la jupe étaient couvertes d'un ruché très-étroit en gaze, traversé d'une passenterie en jais blanc; le pardessus, ajusté, découpé en feston, était garni d'une ruche semblable formant tête à un effilé en perles de jais blanc; le chapeau était un vapoureux assemblage de crêpe rose et de perles blanches.

Sa cousine portait une robe en linos blanc; la jupe, découpée à petites dents pointues bordées d'un petit biais en taffetas cerise; le pardessus, sans ceinture, était bordé du même petit biais; le chapeau, en tulle blanc avec grelots en perles, était bordé d'un bouilloné sur transparent en taffetas cerise; dessous bandeau en taffetas de même nuance avec girandoles en perles blanches.

Amélie, en effet, n'a pas consenti à quitter complètement le deuil; elle n'a même pas voulu porter le moindre bout de ruban lilas; elle avait cependant une charmante toilette : sa robe, en organdi à rayures blanches, était bordée dans le bas d'un ruban noir avec pâquerettes blanches, disposition que l'on fait beaucoup en ce moment sur des rubans de toutes les nuances. Le paletot orné du même ruban était maintenu par une ceinture en gros grain noir; le ruban était posé tout autour du paletot, aux entourures, sur les coutures d'épaules; puis devant et derrière trois traverses du même ruban étaient placées d'une couture d'épaule à l'autre. Son chapeau, en paille de riz, était bordé d'une guirlande de pâquerettes blanches, à cœur de velours noir, posée sur un ruban de taffetas noir, les brides en taffetas noir; dessous guirlande de pâquerettes sur ruban noir.

Comme toilettes de jeunes femmes, je te citerai : une robe en linos uni gris perle, ornée d'un ruban blanc n° 4, formant tête à un effilé en soie perlée; paletot de forme peplum, bordé d'un effilé plus bas, surmonté du même ruban; à chaque couture cinq de ces rubans sont disposés en pyramides. Cette toilette était complétée par une capote en crêpe rose ornée de muguet.

Une autre robe en linos mais était bordée d'une passenterie noire avec perles de jais; toujours robe et paletot pareils; chapeau Lamballe en paille d'Italie avec rubans noirs mélangés de dentelle noire; touffe de petits coquelicots.

Madame R... avait une robe en faye bleue avec peplum retenu par une ceinture; la robe et le pardessus étaient garnis d'une passenterie en paille avec grelots; chapeau Lamballe en tulle avec ornements en paille et fleurs bleues, brides bleues et barbes en tulle blanc.

J'ai vu aussi deux toilettes blanches, dont la première surtout m'a paru fort jolie. C'était une robe en gaze blanche à rayure pékin avec petit paletot, le tout garni d'un effilé en paille; la ceinture était garnie du même effilé plus bas. Le chapeau était en crêpe blanc avec feuillage de lierre.

La deuxième toilette était en linos; la robe bordée d'une frange en perles de jais blanc; le petit paletot sac était entièrement brodé en perles de jais blanc et

garni d'une frange semblable à celle de la jupe; le chapeau, en tulle blanc, était surchargé d'ornements en perles blanches, avec touffes de roses ponceau. La première toilette, plus simple, était de beaucoup meilleur goût; mais, bien que l'on puisse parfaitement s'en abstenir, les perles, le clinquant sont toujours en telle faveur, que je ne désespère pas de voir d'ici à quelque temps les nations étrangères venir, comme chez les tribus sauvages, échanger les richesses de notre pays contre des verroteries.

Madame de L..., fidèle à sa nuance mauve, avait une robe en faye avec revers en dentelle blanche, le pardessus était en dentelle blanche. Le chapeau en crêpe lisse mauve, était orné de fleurs de houblon mauves.

Je t'ai cité, ma chère petite, les principales toilettes que j'ai remarquées, mais je ne puis remplir la tâche que tu voulais m'imposer de te les détailler toutes.

Maintenant qu'entend-on positivement par la forme empire pour les robes? Je t'avoue qu'il me paraît assez difficile de te tracer par des mots l'aspect général de la coupe des robes, et que la forme empire ne me paraît pas une expression très-exacte; c'est bien plutôt la forme du seizième siècle : la robe un peu plate sur les hanches, large du bas et formant traîne, le corsage décolleté à manches longues; cet ensemble, tu le vois, se rapproche des toilettes du temps de François I^{er}; tu prendras donc une idée assez exacte de la tendance de la mode, quant aux robes, en examinant les tableaux de cette époque.

Le vêtement qui fait fureur cette année, est le petit paletot sac en cachemire noir, brodé d'un encadrement et d'un semé de perles de jais noires, disposées en quinconces; généralement on le fait à dents découpées rondes ou pointues; on en fait cependant aussi qui sont droits; ils sont garnis, soit de guipure, d'effilé thibet ou en soie perlée, soit de frange en perles, ou de passenterie avec jais. Quant à moi, je le préfère sans broderie; pour jeune fille d'ailleurs il ne peut se porter autrement, et avec garniture simple, une ruche basse en petite guipure ou une petite passenterie courante. Je ferai mon possible pour t'en envoyer un patron au mois de septembre. Tu pourras garnir le tien comme je viens de te l'indiquer ou bien avec un petit effilé thibet surmonté d'une étroite passenterie courante. La broderie sera très-vite exécutée si tu veux en faire un pour ta bonne mère. Il est certain que ce paletot sera beaucoup porté cet automne.

Tu peux sans crainte faire ton burnous blanc en sultane rayée pour les bains de mer. Il se porte peu à la ville, mais on en prépare beaucoup pour la campagne et pour la saison des eaux et des bains de mer. Il y en a en linos, mobair ou gaze; pour jeune fille je le préfère tout blanc, mais j'en ai vu, pour petite fille, de fort jolis, bordés d'un ruban bleu posé à plat, et maintenu par une légère passenterie blanche. Crois-moi cependant, ne considère ce vêtement que comme une fantaisie, et conserve le petit paletot pour tes excursions de touriste.

Si je ne t'ai pas parlé plus tôt de la ceinture peplum, c'est-à-dire la ceinture servant à maintenir les basques d'un peplum ou d'un paletot, c'est que cette ceinture, fort commode et très-vite mise sur la robe lorsque l'on veut sortir, ne me paraît que médiocrement; le corsage de la robe est trop ajusté pour ne

rien ajouter dessus lorsque l'on sort, et il ne peut réellement pas figurer le haut du paletot; cependant dans votre vaste parc ou pour les courses dans les campagnes environnantes où vous vous rendez quelquefois sans aucun pardessus, je t'autorise à adopter cette ceinture.

Quant à tous les accessoires *Benoiton*, pardonne-moi si je ne t'en fais pas mention, mais en général ce surnom a été adapté à tous les objets les plus excentriques imaginés pour notre toilette; s'il a effleuré en

passant quelque jolie fantaisie, sois bien persuadée que je n'ai pas omis de te la signaler.

J'oubliais de répondre à ta question. Pour ta chemisette en foulard, tu peux parfaitement te dispenser de col et de manches en lingerie, en plaçant une petite guipure à l'encolure et au bas de la manche; tu auras ainsi un costume avec lequel tu pourras braver les grandes chaleurs, dont je te souhaite de ne pas trop souffrir.

Ton amie de cœur,

GABRIELLE.

EXPLICATIONS

Planche VII

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Aube — 2, Manche de l'aube — 3, Bande pour berceau — 4, *Marthe* — 5, E. C. — 6, M. L. — 7, A. L. — 8, *Étiennette* — 9, *Julienne* — 10, E. M. — 11, *Alphonsine* — 12, V. L. — 13, *Anais* — 14, C. F. — 15, A. D. — 16, M. R. — 17, *Ketty* — 18, P. T. — 19, J. V. — 20, C. D. — 21, A. B. — 22, J. R. S. — 23, *Léonide* — 24, A. C.

COTÉ DES PATRONS — 1 à 6, Corsage de dessous — 7 à 13, Corsage montant — 14 à 16, Parure avec bord au crochet — 17, Entredeux imitation de guipure en mignardise et crochet — 18, Ornement en passementerie pour confection — 19, Blague à tabac au crochet — 20, Carrés filet guipure — 21, Entredeux filet guipure — 22 à 27, Talipe en perles — 28, Pelote — 29, Alphabet assorti à la pelote.

COTÉ DES BRODERIES

- 1, AUBE, application de nansouk sur gros tulle.
- 2, MANCHE de l'aube.
- 3, BANDE pour berceau, feston, point de rose.
- 4, *Marthe*, plumetis et cordonnet.
- 5, E. C., romaine, plumetis.
- 6, M. L., gothique, plumetis et cordonnet.
- 7, A. L., gothique, plumetis et cordonnet.
- 8, *Étiennette*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 9, *Julienne*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 10, E. M., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 11, *Alphonsine*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 12, V. L., romaine, plumetis.
- 13, *Anais*, fantaisie, plumetis et cordonnet. On peut aussi l'exécuter en point russe.
- 14, C. F., anglaise, enlacés, plumetis et cordonnet.
- 15, A. D., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 16, M. R., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 17, *Ketty*, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 18, P. T., anglaise, plumetis et cordonnet.
- 19, J. V., enlacés, plumetis, cordonnet et pois.
- 20, C. D., anglaise, plumetis, cordonnet et pois.
- 21, A. B., enlacés, anglaise, plumetis et cordonnet.
- 22, J. R. S., anglaise, plumetis et cordonnet.

- 23, *Léonide*, gothique, plumetis et cordonnet.
- 24, A. C., anglaise, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS

- 1 à 6, CORSAGE de dessous.
- 1, Devant.
- 2, Moitié du dos.
- 3, Petit côté du dos.
- 4, Moitié de la manche.
- 5, Bande pour les boutonsnières.
- 6, Croquis.

Ce corsage se fait en percale ou en taffetas noir pour mettre sous les robes de grenadine noire; on le garnit d'un feston, d'une valenciennaise ou d'une guipure. La bande des boutonsnières se taille en double, on la réunit au devant en faisant une couture à l'endroit, dans laquelle on prendra les trois étoffes, le bord du devant et les deux de la bande, puis on ouvre cette bande de manière à renfermer la couture en dessous du pli.

- 7 à 13, CORSAGE montant ou décolleté (1).

(1) C'est par erreur que le 1^{er} juin nous avons annoncé ce patron pour le 15 juin, il ne devait paraître que le 1^{er} juillet.

- 7, Devant.
- 8, Moitié du dos.
- 9, Petit côté du dos.
- 10, Manche dessus.
- 11, Manche dessous.
- 12, Croquis du corsage montant.
- 13, Croquis du corsage décolleté.

Les lignes tracées aux patrons 7 et 9, indiquent l'endroit où l'on doit décoller le corsage. La manche est cousue jusqu'à la lettre J; à partir de cette lettre jusqu'en bas, on ajoute une petite bande au patron n° 11 pour poser les boutons. Pour la garnir comme le modèle, on peut coudre la manche tout du long. Toute la garniture du corsage est un galon orné de boutons et bordé d'une petite guipure basse de chaque côté. En supprimant les manches, il pourra être porté sous un canezou blanc.

- 14 à 16, PARURE avec bord au crochet.
- 14, Col.
- 15, Manchette.
- 16, Détail du travail grossi.

Coton C. B. n° 130.

Après avoir taillé, doublé et piqué votre col, vous percez le bord avec une grosse aiguille comme il est indiqué au détail n° 16, mais en vous dirigeant pour la distance exacte sur le patron n° 15, pour piquer le crochet à chaque dent; ce travail se fait par un seul rang.

1^{re} Dent. — Commencez par le côté gauche du col, fixez le fil dans le premier trou : 10 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la septième maille, en partant du crochet, avant de faire cette maille vous tournez votre ouvrage, de gauche à droite, en passant le fil sous la chaîne, de manière à avoir en haut le commencement de votre travail, et de faire votre maille passée en haut de la chaîne, vous formez par cette maille un anneau de 6 mailles autour duquel vous faites — 3 fois : (4 mailles-chainettes — 1 maille passée prise dans 2 mailles-chainettes, vous piquez le crochet dans le haut des 2 mailles, avant de tirer votre fil) — vous formez ainsi autour de votre anneau trois anneaux représentés au n° 16, à la dent qui n'est pas terminée, — passez le fil sous votre anneau et tournez de nouveau votre ouvrage, de manière à replacer en haut le commencement de votre travail — 1 maille-chainette — 3 fois : (6 demi-bridés prises dans le jour de l'anneau) — 1 maille passée dans la 4^e maille-chainette du commencement de la dent — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bridge en piquant dans la toile du col.

2^e Dent : — 10 mailles-chainettes — 1 maille passée exécutée comme la même maille de la 1^{re} dent — 3 fois : (4 mailles-chainettes — 1 maille passée prise dans 2 mailles-chainettes) — Passez le fil sous l'anneau, tournez votre travail — 1 maille-chainette — 3 demi-bridés, prises dans l'anneau — 1 maille passée, prise dans les 3^e et 4^e demi-bridés du 3^e anneau de la dent précédente — 3 demi-bridés prises dans l'anneau — 2 fois : (6 demi-bridés, dans l'anneau) — 1 maille passée, prise dans la 4^e maille-chainette du commencement de la dent — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bridge en piquant le crochet dans le col. Toutes les autres dents se font comme la deuxième. On pourrait garnir de même en cordonnet noir une parure en grenadine pour deuil.

17, ENTREDEUX, imitation de guipure mignardise et crochet.

Coton C. B., n° 80 (1).

Fixez le fil au 9^e picot du bout de votre mignardise, faites 1 demi-bridge — 1 picot, le picot est composé de (3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la demi-bridge) — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le picot suivant — 3 fois : (7 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le 2^e picot) — 5 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le 2^e picot, c'est par erreur, que dans le creux de la dent, de chaque côté du milieu, on a laissé 2 picots d'intervalle; il n'y en a qu'un seul — 2 fois : (1 maille-chainette — 1 demi-bridge dans le picot suivant) — 2 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 3^e des 5 mailles-chainettes que vous avez faites de l'autre côté du milieu, par cette maille vous commencez à remonter — 2 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le 2^e picot — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 4^e maille-chainette des 7 mailles correspondantes, pour continuer à remonter — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le 2^e picot — 3 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la 4^e maille-chainette des 7 mailles correspondantes — 1 picot — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le 2^e picot — 1 picot — 3 mailles-chainettes — 1 demi-bridge dans le picot suivant — 1 picot — retournez au signe +.

Pour le second côté de votre entredeux, vous faites absolument le même travail en vous dirigeant sur le croquis n° 17, pour placer le commencement de votre rang. Cet entredeux en mignardise noire avec travail au crochet en cordonnet noir, en plaçant une perle de jais noir à chaque maille passée, fait une fort jolie passementerie pour robe ou confection.

18, ORNEMENT en passementerie pour confection.

Pour faire cette passementerie, on pose le dessin sur une épaisseur de trois ou quatre papiers, puis on coud une ganse carrée sur le papier en suivant tous les contours du dessin qu'on y aura tracé, ensuite on place les perles en ayant soin d'arrêter solidement la ganse aux endroits où elle doit être maintenue. Cet ornement se place au milieu du dos et doit être fixé tout du long, on pose une camée en jais noir à chacune des extrémités et des olives en passementerie. Si l'on veut orner les dessous d'épaule, on fera seulement les plaques en diminuant un peu celle du haut et l'on ajoutera les deux bouts jusqu'aux lettres A. et B.

On se procurera les fournitures en écrivant à madame Courtois, 7, rue des Carrières, à Batignolles.

19, BLAQUE à tabac en cordonnet bleu, noir et maïs.

Faites une chaîne de 4 mailles en cordonnet noir.

1^{er} RANG. — Cordonnet noir — 3 demi-bridés dans chacune des mailles-chainettes. Vous aurez à ce rang 12 mailles.

2^e RANG. — Cordonnet noir — 2 demi-bridés dans chacune des mailles du rang précédent. Vous aurez 24 mailles.

Au, 3^e rang on commence l'étoile composée de 8 branches et l'on fait toute la blague en brides.

(1) Pour éviter les erreurs dans les picots, nous avons mis en italiques les picots de la mignardise, et laissé en lettres ordinaires ceux que l'on exécute avec le crochet.

3^e RANG. — Faites 8 fois : (1 bride maïs — 2 brides maïs prises dans la même maille — 1 bride noire).

4^e RANG. — Faites 8 fois : (1 bride maïs — 2 brides maïs prises dans la même maille — 1 bride maïs — 2 brides noires prises dans la bride noire du rang précédent). — Terminez par 2 brides maïs prises dans la première bride maïs du rang précédent.

5^e RANG. — 8 fois : (2 brides bleues prises dans la 2^e bride maïs du rang précédent — 1 bride bleue prise dans la 3^e bride maïs — 2 brides maïs prises dans la 4^e bride maïs — 2 brides noires prises chacune dans 1 bride noire — 2 brides maïs prises dans la même bride maïs). — A la 8^e branche, vous prendrez ces 2 dernières brides maïs, chacune dans 1 bride maïs du rang précédent.

6^e RANG. — 8 fois : (2 brides bleues dans chacune des 3 brides bleues du rang précédent — 2 brides maïs — 2 brides noires, prises dans la 1^{re} bride noire — 1 bride noire dans la 2^e bride noire — 2 brides maïs).

7^e RANG. — 8 fois : (1 bride bleue dans la même bride maïs que la dernière bride maïs — 2 brides bleues dans la 1^{re} bride bleue du rang précédent — 1 bride bleue et 1 bride noire dans la 2^e bride bleue — 1 bride noire dans la 3^e bride bleue — 1 bride bleue dans la 4^e bride bleue — 1 bride noire et 1 bride bleue dans la 5^e bride bleue — 2 brides bleues dans la 6^e bride bleue — 1 bride bleue et 1 bride maïs dans la 1^{re} bride maïs — 1 bride maïs dans la 1^{re} bride noire — 1 bride noire dans la 2^e bride noire — 1 bride maïs dans la 3^e bride noire — 1 bride maïs dans la 1^{re} bride maïs).

8^e RANG. — 8 fois : (1 bride bleue dans la 1^{re} bride bleue — 2 brides bleues dans la 2^e bride bleue — 1 bride bleue dans la 3^e bride bleue — 1 bride noire dans la 4^e bride bleue — 2 brides noires dans la 1^{re} bride noire — 1 bride maïs dans la 2^e bride noire — 1 bride maïs dans la 3^e bride noire — 2 brides noires dans la 4^e bride noire — 1 bride noire dans la 1^{re} bride bleue — 1 bride bleue dans la 2^e bride bleue — 2 brides bleues dans la 3^e bride bleue — 1 bride bleue dans la 4^e bride bleue — 5 brides maïs, prises maille pour maille dans les 5 dernières brides du rang précédent) (1). Terminez par 1 bride bleue — dans la 1^{re} bride bleue — 2 brides bleues dans la 2^e bride bleue — 1 bride bleue dans la 3^e bride bleue.

9^e RANG. — 8 fois : (1 bride noire dans la 4^e bride bleue — 3 brides noires, prises maille pour maille, dans les 3 premières brides noires — 2 brides maïs dans la 4^e bride noire — 2 brides maïs, prises maille pour maille, dans les 2 brides maïs du rang précédent — 2 brides maïs dans la 1^{re} bride noire — 4 brides noires — 4 brides bleues — 3 brides maïs — 4 brides bleues.)

10^e RANG. — 8 fois : (4 brides noires — 4 brides maïs — 1 bride bleue dans la même maille que la dernière bride maïs — 4 brides maïs — 4 brides noires — 4 brides bleues — 1 bride maïs — 4 brides bleues.) Terminez par 4 brides noires — 4 brides maïs. Ce rang termine les augmentations du rond.

11^e RANG. — 8 fois : (3 brides bleues — 4 brides

maïs — 4 brides noires — 7 brides bleues — 4 brides noires — 4 brides maïs.)

12^e RANG. — 8 fois : (5 brides bleues — 4 brides maïs — 4 brides noires — 5 brides bleues — 4 brides noires — 4 brides maïs.)

13^e RANG. — 8 fois : (7 brides bleues — 4 brides maïs — 4 brides noires — 3 brides bleues — 4 brides noires — 4 brides maïs.)

14^e RANG. — 8 fois : (9 brides bleues — 4 brides maïs — 4 brides noires — 1 bride bleue — 4 brides noires — 4 brides maïs.)

15^e RANG. — 8 fois : (11 brides bleues — 4 brides maïs — 7 brides noires — 4 brides maïs.)

16^e RANG. — 8 fois : (13 brides bleues — 4 brides maïs — 5 brides noires — 4 brides maïs.)

17^e RANG. — 8 fois : (15 brides bleues — 4 brides maïs — 3 brides noires — 4 brides maïs.)

18^e RANG. — 8 fois : (17 brides bleues — 4 brides maïs — 1 bride noire — 4 brides maïs.)

19^e RANG. — 8 fois : (19 brides bleues — 7 brides maïs.)

20^e RANG. — 8 fois : (21 brides bleues — 5 brides maïs.)

21^e RANG. — 8 fois : (23 brides bleues — 3 brides maïs.)

22^e RANG. — 8 fois : (25 brides bleues — 1 bride maïs.)

Terminez par 3 rangs de brides en cordonnet bleu, puis 4 rangs de crochet à jour en faisant toujours 1 bride — 1 maille-chainette. La petite dentelle se compose de deux rangs, le premier en cordonnet noir. Attachez la soie dans la 1^{re} bride bleue et faites 1 demi-bride + — 5 brides prises dans le même jour, le 2^e après la demi-bride — 1 demi-bride dans la 2^e bride après le jour où sont prises les 5 brides — retournez au signe +.

Le dernier rang se fait en cordonnet maïs. Faites 1 demi-bride sur chacune des 5 brides noires, puis 1 demi-bride en enfermant la demi-bride noire et en piquant le crochet dans la bride bleue dans laquelle vous avez déjà pris la demi-bride noire du rang précédent, cette maille est alors un peu allongée et marque la petite écaille. On passe les ganses dans les deux premiers rangs de crochet à jour. On double la blague avec de la peau blanche ou avec une vessie.

20. CARRÉ en filet guipure.

Consultez le petit manuel, page 14.

En examinant ce carré on trouve un losange entouré d'anneaux longs; ce losange est terminé par un cadre de pointes faites en point de *reprise en angle*; le centre du losange et les quatre angles sont en point de *reprise*; des fils sont passés d'un carré à l'autre, avant de faire les points de *reprise* figurant un peu le fer à cheval. Le dessin turc de ce losange se termine par un carré à chaque angle rempli par 2 points de *cône* puis 1 point de *feston* descendant vers le centre; ensuite on fait les petites roues dans tous les carrés indiqués sur le dessin.

Les anneaux du tour se font en *reprise en tournant* 3 fois d'un angle à l'autre, en dehors du carré que l'on entoure de ce point; les quatre carrés des angles se font par 4 petits points de *reprise en angle* que l'on exécute après avoir passé deux fils en croix au milieu. Le bord extérieur de ce cadre en anneaux est en points de *reprise en angle*. Les angles du carré sont remplis par 3 anneaux que l'on fait comme ceux du

(1) Voir la page 7 du *Petit Manuel du Journal des Demeiselles* (Espace des mailles), et la page 9 pour le travail des deux nuances.

cadre et 3 grandes roues ; on termine en faisant les petites roues, puis le *point de toile* et le *point d'esprit*.

21, ENTREDEUX en filet guipure.

Le carré formant le dessin se fait en lançant un fil d'un angle à l'autre dans chacun des 4 petits carrés, ce fil fait le bord extérieur du dessin dans lequel on fait des points de reprise en angle en terminant chacun de ces points par un fil lancé dans l'autre angle du carré. On fait ensuite la grecque en *point de toile*, puis le *point d'esprit*.

22 à 27, TULIPE en perles de Venise.

22 à 24, Détail grossi des pétales.

25, Pistil grossi.

26, Détail grossi de la feuille.

27, Croquis.

Vous faites ce travail avec du fil de fer n° 26 et des perles de Venise. Commencez par enfiler dans un fil de fer de 60 centimètres le nombre de perles indiqué au n° 22 ; faites descendre ces perles de chaque côté au milieu de votre fil, tournez vos deux fils pour arrêter les perles ; enfiler dans chaque fil le nombre de perles indiqué au 2° rang du n° 23, tournez vos deux fils ; passez un des fils dans le milieu du rang précédent, serrez et tournez de nouveau avec l'autre fil ; continuez le même travail, en augmentant le nombre de perles à chaque rang, en vous dirigeant sur le croquis n° 24 ; au dernier rang, vous commencez par enfiler dans chaque fil 20 perles de nuance tranchant sur celles du pétale pour en former le haut. Vous faites 3 pétales semblables et 3 avec un rang de plus ; puis, le pistil en perles jaunes, vous le tournez comme une corde. Pour monter la fleur, vous placez le pistil au milieu des 3 petits pétales ; tournez tous vos fils de fer ensemble, puis placez autour vos 3 grands pétales en les contrariant avec les petits ; tournez tous vos fils ensemble pour former la tige et recouvrez cette tige de laine verte que vous enroulez autour, après avoir égalisé les fils.

Le travail de la feuille que vous faites en perles vertes se fait de même, sauf la petite modification, que vous voyez au croquis n° 26 ; elle est composée de 5 rangs ; vous faites une augmentation de 3 perles à l'un des côtés du 2° rang ; vous la fixez en passant le fil de fer contre ces perles, en arrêtant le 3° rang ; en terminant le 2° et le 4° rangs, après avoir tourné le fil, vous ajoutez 4 perles dans chaque fil et vous tournez avant de commencer le rang suivant : ces augmentations servent à allonger la pointe de la feuille ; vous réunissez cette feuille à la fleur, au bas de la tige ; vous pouvez placer, de l'autre côté, une feuille plus petite ; vous piquez le tout dans de la mousse placée dans un vase ou une petite caisse ; vous pouvez former ainsi des touffes variées de nuance et de grandeur. Pour les boutons, il suffira de faire 3 pétales que vous monterez plus serré, s'entrecroisant sans pistil.

28 et 29, PELOTE en broderie mexicaine avec alphabet assorti.

Voir pour ce travail les n° 8 et 9, bande pour jupon (février).

On peut broder cette pelote en cordonnet noir ou blanc sur drap, velours, taffetas, satin ou cachemire de toutes nuances ; on peut également entremêler la broderie de différentes nuances. L'alphabet n° 29

permettra d'exécuter tous les chiffres que l'on peut désirer.

ALBUM

Dessus d'album sur peau d'Allemagne grise, appliquées en velours ; les pensées sont violettes, les feuilles vertes, les boutons violets avec calice vert (consultez le Petit Manuel, page 29) ; les deux grands pétales sont bordés d'une soutache en or, les trois autres d'une soutache algérienne également en or ; la pointe de ces trois pétales est brodée en canetille ou au passé avec du gros cordonnet ; les nervures sont en lamé ; le cœur, en perles noires, est bordé d'un gros cordonnet. Les feuilles et les boutons sont bordés de soutache ; le milieu de la feuille est marqué par une soutache algérienne ; les boutons sont bordés de la soutache ; le travail intérieur est le même que celui des pensées ; tout l'enlacement de tiges est en soutache algérienne ; un rang de perles est placé entre les deux rangs formant le milieu du nœud. Nos abonnées trouveront encore toutes leur *chiffre* ou celui de telle personne à laquelle elles destineraient ce charmant objet, grâce à l'alphabet que nous avons placé au verso de cette planche ; les lettres sont en velours violet, bordées moitié en soutache moitié en soutache algérienne. On examinera pour ce détail le dessin sur lequel on peut parfaitement distinguer les deux soutaches. L'album dessiné avec fournitures est de 30 francs, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan.

Nous avons remplacé, par le quart de coussin bleu avec appliques le mois dernier, cet album qui n'a pu paraître à cette époque, par suite d'accident arrivé à la gravure.

PETITE PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Lambrequin, entredeux et bordures.

Le genre de crochet que nous donnons sur cette planche est d'un effet délicieux ; il faut, pour que les carrés soient bien réguliers, faire les brides un peu allongées ; les personnes qui font habituellement les brides un peu courtes devront exécuter ce crochet en brides doubles (Voir le Petit Manuel, page 8.) Chaque carré est séparé par 3 mailles-chainettes ; dans les carrés où le dessin est léger, c'est-à-dire, où le carré est traversé par une barre, vous faites 1 bride au milieu du carré, ainsi vous remplacez les 3 mailles-chainettes par : — 1 maille-chainette — 1 bride — 1 maille-chainette.

DEUXIÈME CÔTÉ.

Carrés en filet brodés séparés par des carrés en toile avec broderie mexicaine et garnis d'une dentelle en filet brodé ; ce dessin servira pour dessus de lit, dessus d'édredon ou store.

Les carrés en toile sont en plumetis, point à la minute et broderie mexicaine, voir pour cette broderie les n° 8 et 9 côté des patrons (février) ; après avoir fait le plumetis on peut faire un point lancé en cordonnet noir sur tous les traits du dessin. Ce carré est festonné tout autour en blanc ou en noir.

Le carré en filet est composé de point de toile, point d'esprit et point de reprise en angle, les pois et les demi-pois du dessin sont également en point de reprise, on ajoute quelques points lancés dans les carrés aux endroits indiqués; au milieu on fait un losange en feston sur des fils jetés en biais. Le dessin de la dentelle est assorti à celui du carré, le bord est festonné sur le fil du filet.

ABAT-JOUR

Premier quart d'un abat-jour représentant les brillantes illuminations de la place de la Concorde; nous donnerons avec le dernier quart, l'explication pour le monter en doublant l'éclat des lumières.

GRAVURE DE MODES

Toilette de jeune fille. — Robe en foulard des Indes à petit semé groseille, jupe taillée en pointes, sur chaque couture, un biais en taffetas groseille, bordé des deux côtés d'une guipure noire très-basse, corsage plat décolleté, bordé du même biais — canezou en tulle bouillonné, posé sur le corsage de la robe;

les bouillonnés sont séparés par des biais étroits en taffetas groseille l'encolure, la bande du devant, les jockeys et les parements sont bordés d'un biais garni de guipure, comme celui de la jupe. — Coiffure retenue par des rubans assortis aux biais de la robe.

Toilette de jeune femme ou de jeune fille. — Robe en piqué anglais avec petit paletot sac, garni d'une passementerie noire. — Chapeau en paille d'Italie, orné d'un velours passé dans des boucles en paille, oiseau en paille sur le côté.

Toilette de Baby. — Robe longue en mousseline, avec bandes et entredeux brodés, garnis de valenciennes. — Ceinture en taffetas. — Bonnet de tulle brodé en application sur transparent, garni d'une ruche en tulle avec rubans.

Les abonnées à l'édition violette et à l'édition verte recevront au 15 juillet les patrons suivants :

Costume de bain.

Peplum, gravure n° 3,520.

Robe moldave pour petit garçon de deux ans.

Veste en molleton pour baby.

LOGOGRIPHE

Source de tous les maux, je perdis l'ange et l'homme,
Et le père du vice en tous lieux l'on me nomme,
Je me glisse partout, même dans la vertu :
N'est-ce pas assez dire et me reconnais-tu?...

— Mais qui croirait qu'en moi se trouve aussi la
[gloire;

Ce noble but qui tente et mène à la victoire,
Victoire sur moi-même et sur ses passions,
Voilà l'honneur réel, l'autre usurpe ce nom.
— Après cela, je t'offre un fleuve aux bords fertiles
Baignant de la Touraine et campagnes et villes;
— Un animal rongeur, fléau de nos jardins,
Se reposant l'hiver de ses nombreux larcins;
— Le sonore instrument qui dans nos cathédrales
A la prière unit les pompes musicales;
— Victime de David, un époux malheureux;
— Ce que prend le gamin pour scène de ses jeux;

— Un être fantastique, effroi de notre enfance;
— Une graine commune — et deux cités de France.
— On trouve encore en moi de quoi former un roi,
— Et celui qui ne veut ni roi, ni foi, ni loi.
— La loi, je la contiens; — puis un oiseau rustique;
— Un autre, faisant guerre à la gent aquatique;
— L'organe délicat qui t'initie au jour,
Miroir où se reflète ou la haine ou l'amour;
— D'un martyr espagnol l'instrument de supplice
Auquel l'Escorial emprunta son esquisse;
— Ce qui se trouve au fond d'un breuvage trompeur,
Mauvais vin ou plaisir à l'appât séducteur;
— Un métal dangereux, mais que cherche la foule;
— Ce qui dans la poussière ou la fange se roule;
— Mais ne dis pas de moi que je n'ai feu ni lieu,
L'un des deux m'appartient...En somme, je vaux peu.

J. DE G.



Mosaïque.

LA SOIE.

L'art de dévider les cocons de soie a été attribué à une Grecque, du nom de Pamphyla. Les Grecs formaient avec les fils de soie des étoffes légères ; les Perses, les Indiens, les Chinois, en fabriquaient des tissus épais, brochés, brodés, et ce, dit-on, près de 3000 ans avant l'ère chrétienne. Cet art était tombé en désuétude, l'Europe ne le connaissait plus, quand, au sixième siècle, deux moines, revenant de l'Inde, apportèrent à l'empereur Justinien des cocons et des œufs de vers à soie. Dès lors on fabriqua de la soie à Constantinople et à Corinthe.

Le roi Roger de Sicile implanta cette industrie en Italie ; Palerme, Naples, Florence, Venise, Gènes, rivalisèrent entre elles de luxe et de goût. La France, dès le quinzième siècle, eut aussi ses fabri-

ques de soie à Tours, à Lyon, à Nîmes ; l'Angleterre en eut et en a encore à Sheffield ; on fabriquait à Anvers, dès le seizième siècle, des tissus renommés. Le taffetas est l'étoffe de soie la plus anciennement connue ; les satins, les velours, les soieries façonnées naquirent plus tard et restèrent longtemps d'une cherté extraordinaire. Mais n'est-ce pas chose étrange que ces magnifiques tissus, beaux, chatoyants, ornements des temples et des palais, parures des femmes, si variés, si multipliés, et trouvent leur origine première dans l'industrie d'un petit ver qui a filé son propre linceul?...

..

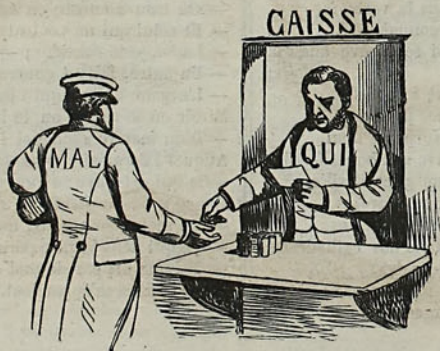
Contre les affections déréglées et la douleur, il faut la force de Dieu.

MAINE DE BIRAN.

Le mot du Logogriphe de Juin est : **CATHERINE**, où l'on trouve : reine — écriin — haine — Chine — chien, chat et rat — niche — train — Racine — chène — Nice — cratère — arc — éther — raie — carène — hectare — ratine — cire — hart — nitre — race — tache — haire — crélin — antre — tanière — aire — âne — raie — arche — ancre — nacre — char — charte — chaîne — rien — cri — air — art — hier — encre — charité.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN : Abondance de biens ne nuit pas.

RÉBUS



PAÏE
PAÏE



Journal des Demoiselles

Paris Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

32^e année. Janvier 1866.

Bruxelles Desterbecq. Rue du Casino 8⁸⁴ Porte de Cologne

S. B. Fuller. 61 Pall Mall, London

Amsterdam, Desterbecq. Vroelstraat N. 529

N^o 7

